

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 559—SAMEDI, 19 JANVIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS.—M. HENRI BRISSON, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 JANVIER 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Bataille du 26 octobre 1813, par Benjamin Sulte.—Poésie : L'oasis, par W. Chapman.—Galerie canadienne (avec portrait) : Léon Ledieu, journaliste, par Faucher de Saint-Maurice.—Carnet du *Monde Illustré*.—Les merveilles de l'architecture (avec gravures), par P. Colonnier.—Funérailles de sir John Thompson, par Jules Lanos.—Jeune ménagerie, par Tony d'Ulmès.—Musique, par J. G.—M. Henri Brisson.—Une toute petite histoire, par François Rival.—Bibliographie.—Choses et autres.—Le jeu d'échecs.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portrait de M. Brisson, le nouveau président des Chambres françaises.—Portrait de M. Léon Ledieu, chroniqueur du *Monde Illustré*.—Les funérailles de sir John Thompson à Halifax : Guirlande offerte par Sa Majesté la reine Victoria ; La cathédrale Sainte-Marie ; Intérieur de la cathédrale ; La chapelle ardente du palais Législatif ; maison ou est né sir John Thompson ; Résidence de sir John Thompson.—Vue d'ensemble du pont sur la Manche.—Le pont du Forth.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ENTRE-NOUS.



Je ne voulais pas parler du traître Dreyfus, mais j'y suis forcé par plusieurs lettres que je reçois de lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et, comme un chroniqueur est, dans tout pays libre, un peu l'esclave de ceux qui achètent son journal, il faut bien m'exécuter.

Eh bien ! oui, un officier français a été convaincu du crime de haute trahison, il n'y a pas à le nier.

Ah ! c'est bien triste à constater, mais il ne faut pas s'emballer et tirer de fausses conclusions du pays d'origine et de la religion du misérable qui a commis l'infamie.

On me disait, l'autre jour, que l'on ne devrait pas admettre d'Allemands ni de Juifs dans l'armée française.

En vérité, la réflexion est tellement absurde, idiote, qu'elle ne mérite même pas de réponse.

Dreyfus était, dit-on, Alsacien et non pas Allemand, il avait, à ce que l'on rapporte, opté

pour la France, et avait par conséquent le droit et même le devoir de servir sa patrie de choix.

Quand à sa religion, cela ne regarde personne.

\*\*\* Alsacien ! ô ma belle et patriotique Alsace que j'ai habitée et dont j'ai gardé le si doux souvenir, quelle douleur pour toi d'avoir à constater aujourd'hui qu'un de tes enfants a voulu te déshonorer !

Alsace, si noble et si pure, quelle épreuve, quelle horrible torture, de voir cette goutte de sang vicié essayer d'empoisonner les flots de sang que tu as versés pour ta mère, la France bien-aimée !

Et l'on croit que ce bandit, ce fauve, ce misérable, est Alsacien ?

C'est une erreur ; cet être a dû être introduit dans une honnête famille par quelque bohémien de passage qui a volé l'enfant de la bonne Alsace pour lui substituer ça !

\* Il n'a pas de patrie, il n'a pas de famille, il n'a pas de religion, cela n'appartient ni à une race, ni même à l'humanité, c'est un monstre.

Comment voulez-vous que je m'occupe de cette ordure ?

\*\*\* Ce n'est même pas un chien, car le chien aime et raisonne.

Oui, le chien raisonne.

Le chanoine Wilberforce racontait un jour devant la société protectrice des animaux, à Londres, l'anecdote suivante :

Un gentleman de sa connaissance aimait deux choses par dessous tout : son chien et le punch au whiskey. Un soir qu'il en était à son troisième bol de punch, et qu'il gardait l'équilibre avec peine, il marcha sur son chien, qui avait l'habitude de se coucher à ses pieds pendant qu'il se livrait à son plaisir favori. Le chien poussa un cri plaintif et quitta la place. Mais à partir de ce moment, il surveilla son maître avec la plus grande attention. Assis à ses pieds, il ne le quittait pas des yeux, suivant tous ses mouvements, immobile et muet, jusqu'à ce qu'il eût achevé son second bol. Mais quant à lui en laisser attaquer un troisième, rien au monde ne l'y eût fait consentir.

Evidemment, dit l'orateur en terminant, ce chien raisonnait, et il se disait qu'il n'y avait plus aucune sécurité pour lui au delà du deuxième bol de punch de son maître.

\*\*\* Cinquante-cinq étudiants en droit viennent de passer les examens nécessaires pour être admis à l'exercice de la profession d'avocat, et trente-neuf ont été bloqués !

La plupart de ces jeunes gens étaient licenciés en droit et avaient obtenu leurs diplômes des facultés de droit, spécialement instituées en ce pays, comme en France, et en nombre d'autres contrées, pour fournir des avocats au barreau.

Que signifie ce verdict des examinateurs ?

A ce point d'interrogation, on peut répondre de deux manières.

1o Les examinateurs sont trop difficiles ou trop insuffisants, pour ne pas dire trop suffisants, ce qui pourrait être plus exact.

2o Les facultés de droit ne servent qu'à former des nullités, dans une proportion égale au nombre des bloqués sur celui des candidats.

Comment arriver à découvrir lequel de ces deux points est le plus faible ?

La commission des examinateurs se compose d'avocats choisis, par les avocats.

Les professeurs des facultés sont des juges et des avocats choisis par les facultés.

Ces professeurs sont en contact constant

avec leurs élèves pendant trois ans et, il faut bien admettre, à moins d'être borné au delà de toute hypothèse possible, que s'ils accordent un diplôme à un étudiant, c'est parce que ce dernier l'a mérité.

D'un autre côté, les examinateurs désignés pour admettre—on plutot pour essayer de ne pas admettre les candidats à la pratique, ne voient ces derniers que pendant vingt, trente ou quarante minutes, à peu le temps nécessaire pour répondre aux questions de l'examen écrit.

L'équilibre n'existe pas et les derniers examinateurs sont fatalement inférieurs aux premiers, pour juger d'une manière saine et équitable de la valeur des sujets.

Et puis, il y a les *colles*, que certains examinateurs se plaisent à poser, parfois, ceci est indéniable, pour le plaisir de bloquer un candidat.

\*\*\* Et tenez, à ce propos, un examinateur qui vit encore, me dit-on, se vantait un jour d'avoir bloqué un aspirant à l'étude, sur cette question.

—Ou est située l'île de Kiou-Siou ?

Le pauvre diable d'examiné répondit qu'il l'ignorait complètement, comme le feraient probablement, de nos jours, tous les examinateurs.

A moi-même,—et je cite cet exemple, parce qu'il est irréfutable—on m'a fait, quand je me suis présenté à l'examen pour être admis à l'étude—cette question ?

—Quelle est la largeur du détroit de Constantinople ?

Je vous jure que je n'en savais rien et que cette largeur m'était complètement indifférent.

Cependant, comme il me fallait répondre à l'ignorant qui m'interrogeait, je lui dis avec aplomb :

—3,333 toises.

En êtes vous sûr ?

Parfaitement, t je défie qui que ce soit de me prouver immédiatement le contraire, sans consulter de dictionnaire.

L'examineur qui, au fond était un brave homme, quoique colleur de réputation, ne répliqua pas.

\*\*\* Oh ! Les colleurs, quels empêcheurs de danser en rond, quels bipèdes étranges et malfaisants !

Cicéron se présenterait devant eux qu'ils se feraient un plaisir de le bloquer.

Par exemple, ce que je demanderais en grâce à ces charmants bloqueurs, c'est le droit du candidat d'essayer de bloquer son examinateur.

—Sur dix questions, je suis bloqué sur quatre ; à mon tour, mon cher maître, et je vais vous examiner aussi.

Certes, vous ne pouvez pas vous y refuser, l'épreuve est toute scientifique, il s'agit d'un assaut de savoir !

On en verrait de belles !

Mais cela serait déroger à la forme.

Et la fo-orme, comme dit Bridoisson !

\*\*\* D'un autre côté—car il y a toujours deux côtés dans une question—il faut avouer que nombre d'étudiants font leurs études un peu à la diable et qu'ils ne cherchent guère à s'initier aux mystères de la procédure.

Ils ont des connaissances générales, mais sont incapables de rédiger une déclaration ou un affidavit d'une manière convenable.

A ceux-là, on ne devrait pas accorder de diplômes.

Alors, direz-vous, supprimez les facultés ! Parfaitement, si elles ont ce résultat de ne

pas arriver au but pour lequel elles sont instituées.

D'une manière ou d'une autre, il faut une réforme et supprimer une de ces deux puissances qui se heurtent et souvent se neutralisent.

\* \* \* La bataille du bill de Montréal restera longtemps célèbre au Parlement.

Un député que j'interrogeais à ce sujet me répondit l'autre soir :

—Au commencement je comprenais, au bout de quinze jours de discussion, je commençai à m'embrouiller, maintenant je n'y vois goutte.

Et l'on viendra nous répéter que du choc des idées jaillit la lumière !

Ah ! la bonne blague !



### BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

#### III

Hampton avait avec lui, au moins cinq mille hommes, de Salaberry au plus six cents.

Hampton avait dix pièces de canon et deux cents cinquante cavaliers.

L'artillerie anglaise était à sept milles de la coulée Bryson, et nous n'avions pas un cheval pour transporter ou un messager ou des munitions.

Salaberry réfléchissait à tout cela tandis que les deux armées se restauraient avant que d'engager la lutte.

Le repas fini, il y eut un roulement de tambours du côté des Américains et le général Izard lança sur la droite de Salaberry une troupe de cavaliers qui alla s'embourber dans les marécages tandis que nos trompettes faisaient une musique enragée dans la direction du nord où il n'y avait pas même une compagnie pour garder le terrain.

Pendant que la cavalerie tentait cet effort inutile, Izard, conduisant quinze cents hommes, traversait la coulée et se proposait de suivre la grande route pour forcer le passage.

Un cavalier de belle taille prit les devants et parvenu à portée de la voix, il cria en français : " Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne vous ferons pas de mal." Il achevait à peine son dernier mot que Salaberry l'abattait d'un coup de carabine.

La colonne avançait sans tirer. Lorsqu'elle commença à paraître sur la hauteur, de Salaberry et une trentaine d'hommes qui se tenaient à la croupe du terrain rentrèrent à grands pas dans leur ligne de défense, ce que voyant, les Américains se mirent à crier victoire. En même temps, un bataillon fit halte, livra son feu contre l'abattis, pivota en arrière, fut instantanément remplacé par un autre bataillon qui exécuta une manœuvre semblable et ainsi de suite durant une heure. Les Américains tiraient comme à la revue et leur fusillade se soutenait sans interruption. Ces terribles volées tombaient dans les troncs d'arbres du barrage derrière lequel nos gens étaient tapis. Il y eut de notre côté deux ou trois blessures sans conséquence, mais ce qui est surprenant c'est que nos carabiniers, tirant à l'affût sur des troupes découvertes, ne tuèrent qu'un homme et en blessèrent seulement quatre.

Le retranchement de Salaberry partait de la crête de la coulée, le plus près possible du marais, et allait, en décrivant un demi cercle, s'arrêter sur la route laquelle restait ouverte.

En traversant cette route on tombait sur le blockhaus ; ensuite venait la rivière.

La courbe du demi cercle mentionné ci-dessus, regardait le nord et sortait quelque peu de la ferme de M. Bryson pour empiéter sur la terre actuelle de M. Cullen près du village d'Allan's Corners, ce qui a fait croire que la bataille avait eu lieu de ce côté. Va sans dire que les Voltigeurs, couverts par l'abattis, se trouvaient au nord et plutôt sur la ferme Cullen que sur le terrain de Bryson, mais tous les Américains et une partie de nos gens se tenaient sur les deux fermes appartenant à la famille Bryson.

Ainsi donc, la colonne du général Izard amena successivement ses bataillons dans l'espace ouvert entre le rebord de la coulée et la courbe du demi cercle formé par l'abattis. Il y avait juste assez de terrain pour faire manœuvrer deux bataillons de trois à quatre cents hommes chacun. De cette manière, Salaberry ne redoutait pas l'effort de l'armée ennemie donnant en entier contre ses Voltigeurs. Par cette disposition, il ne livrait du plateau que l'étendue nécessaire à sa propre défense. S'il eut reculé jusqu'à Allan's Corners, sa situation fut devenue très dangereuse. Savoir choisir son terrain s'est, à la guerre comme dans la discussion, la moitié du succès.

Le retranchement, abattis ou demi cercle, mesurait quatre pieds de hauteur, une épaisseur de dix à douze pieds par suite des arbres couchés en chevaux de frise, la pointe vers l'ennemi, et une longueur de cinq à six cents pieds. Par derrière se tenaient cent trente ou quarante Voltigeurs tout au plus ; quatre cents autres hommes de Salaberry gardaient le blockhaus, trois abattis, la rivière, côté nord, et le terrain du sud.

Si le retranchement eut serré le bord de la côte, Hampton pouvait le démolir avec du canon, mais du moment où il échappait à l'œil de ses artilleurs, il fallait amener les pièces sur le plateau, ce qu'il n'osa ordonner, car le blockhaus, et les tirailleurs embusqués partout, eussent décimé les hommes qui servaient les canons.

Le demi cercle de l'abattis formait un arc bandé ; les corps américains, arrivant pour livrer leur feu, représentaient la corde de cet arc. Comment nos tireurs s'y prenaient-ils pour égarer leurs balles en visant sur une pareille cible—et à si courte distance ! Autant valait tirer en l'air.

L'histoire est remplie de ces rencontres étranges où le combat le plus furieux n'aboutit qu'à des égratignures—et à une victoire décisive. Parfois il y a un massacre en règle—sans aucun résultat. Jeu de guerre, jeu de dés.

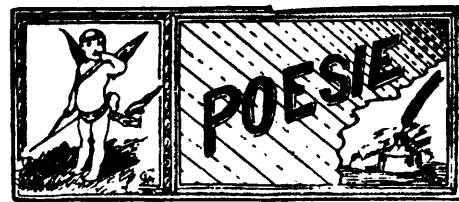
Le canon de Hampton ne bougea que pour retraiter. Les fusils se taisaient graduellement. La fumée de la poudre se dissipait. Izard, ne se voyant point supporté et, désespérant de forcer l'abattis, se retirait.

Tout à coup, au sud de la rivière, éclata une fusillade semblable à celle que l'on venait de subir au nord. C'était Purdy aux prises avec Daly et Bruyère.



Rien n'est facile à faire, dans ce monde, surtout l'utile.—FERDINAND DE LESSEPS.

Les femmes se montrent toujours très pressées à pousser les célibataires au mariage ; est-ce charité ou vengeance ?—G.-M. VALTOUR.



#### L'OASIS

Au sein du Sahara,—la mer sinistre et dure  
Dont l'onde illimitée est du sable brûlant,—  
Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveuglant,  
Se profile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs,  
Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures,  
Où des sources d'eau vive unissent leurs murmures  
Aux concerts incessants de mille oiseaux chanteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ;  
Et dès qu'un groupe arabe, en marchant vers Alger,  
Voit à l'horizon bleu ses palmiers émerger,  
Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là  
Des fruits délicieux, des eaux rafraichissantes...  
Elle aborde dans l'île aux rives séduisantes  
En regardant le ciel et répétant : " Allah ! "

Elle dort tout un jour au bord de quelque source,  
Bercée aux trémolos des oiseaux familiers,  
Laissant paître au hasard, à travers les halliers,  
Les pauvres méharis tout brisés de leur course.

Elle dort sous l'arceau d'arbres toujours en fleur ;  
Et quand les chameliers, remis de leurs fatigues,  
Quittent ce paradis plein du parfum des figues,  
Ils gardent dans leur veine un peu de sa fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine  
Qu'en suivant notre étoile il nous faut tous franchir,  
Il est des oasis où, pour se rafraichir,  
S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d'un éclat idéal :  
De ses rayons divins l'espérance les dore ;  
Et sitôt que notre œil en voit poindre l'aurore,  
Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

Demain, nous entrerons, malgré nos froids sévères,  
Dans un de ces édens riants et gracieux,  
Et là, rangés autour de mets délicieux,  
Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur,  
Las de courir après tant de chimères vaines,  
Nous nous reposerons sous des ombres sereines,  
Bercés à des refrains qui monteront du cœur.

Nous nous reposerons au bord de sources calmes  
Dont nul souffle jamais ne vient rider l'azur ;  
L'arbre de l'amitié, plein d'un parfum si pur,  
Au-dessus de nos fronts balancera ses palmes.

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont ;  
L'enfance frémissait d'une joie infinie ;  
Aux foyers tout sera paix, lumière, harmonie,  
Et dans un même élan tous les cœurs s'uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie,  
Ce paradis qui point à l'horizon neigeux,  
Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux,  
Pour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d'avance au coin du feu,  
Et, comme les Bédouins saluant la ramée  
De l'oasis ombreuse et toute parfumée,  
Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu ! "



Québec, 31 décembre 1894.

Sous un gouvernement constitutionnel ou représentatif, il est nécessaire que les partis politiques puissent agir librement et travailler sans entraves au triomphe des idées qu'on croit avantageuses au pays, pourvu qu'ils respectent les lois de la morale et de la religion.—HONORÉ MERCIER.



LEON LEDIEU, JOURNALISTE



LÉON LEDIEU, JOURNALISTE



présenta à celui qui, plus tard, devait être un de mes meilleurs amis. A quelques années de là, Provencher s'inclinait devant la loi inexorable de la mort. A la veille d'entrer en agonie, il me disait simplement :

—Tu sais, Léon Ledieu ? eh bien, je te le lègue. C'est un bon et brave garçon

J'ai accepté l'héritage du mourant, et je n'ai pas eû à le regretter.

Léon Ledieu est né le 29 mars 1845, à Arras, berceau du farouche Robespierre, tombeau du vaillant maréchal de Lévis, qui gagna pour nous la bataille de Sainte-Foye. Grand, fort, bien musclé, c'est le type de l'homme du Nord dans toute son acception. Sa physionomie est rude de prime abord, mais sous son aspect de sévérité, Ledieu cache un cœur vibrant et affectueux. Il faut l'entendre causer avec et

enseigner à ses enfants pour juger de toute l'étendue de son caractère bienveillant. Après avoir fait ses études au collège d'Arras, il entra dans l'administration des télégraphes, puis s'engagea dans l'artillerie, resta deux ans en Algérie et fit la campagne de France.

C'est en 1872 qu'il quitta la France pour venir se fixer au milieu de nous.

Sa bourse était légère ; il ne connaissait ici personne et n'avait pour toute fortune que son honnêteté, sa santé, une confiance énergique en l'avenir et un passé irréprochable. Avec ces forts capitaux, il s'engagea dans la lutte pour la vie. Après avoir tâté différents emplois, il se décida à faire son droit.

Pendant quatre ans, il fut professeur de dessin au Conseil des Arts et Manufactures de Saint-Henri et de Montréal, et secrétaire trésorier de la municipalité de Saint-Henri. Ces diverses occupations ne l'empêchèrent pas d'étudier le droit chez MM. Girouard & Dugas, et de décrocher à l'Université McGill, le titre de bachelier en droit. En 1876 il était inscrit au barreau. En 1877, il devenait le beau-frère de son patron, aujourd'hui le juge Dugas. Il épousait une femme charmante et entra dans une de nos meilleures familles canadiennes françaises.

Il débuta. Mais, ô inconsistance humaine, cet homme, qui avait tant peiné pour arriver à la toge, se laissa, comme bien d'autres, fasciner par le journalisme. *La Minerve, Le Monde, La Presse* le virent tour à tour dans leurs bureaux de rédaction, et Ledieu, pendant cette période, publia plus d'un article remarqué. A la *Revue de Montréal* et au *Courrier de Montréal*, il faisait la causerie scientifique et signait le docteur Ox.

LE MONDE ILLUSTRÉ le compte comme son principal collaborateur, et c'est ce qui m'engage à rompre en visière avec les habitudes modestes de Ledieu et à venir vous parler de lui. Dès les commencements, il fut l'un de ses plus actifs collaborateurs.

Ses trois premiers articles furent signés *Gallus*, puis avec les instances de ses amis, il se décida à mettre son nom au bas de ces charmantes chroniques que l'on s'est habitué à lire depuis bientôt onze ans. Quelques-unes ont été réunies en volume sous le titre *Entre nous* et portent comme épigraphe ces mots d'un philosophe anonyme : "Maintenant que nous sommes seuls, parlons à tort et à travers."

Ce livre qui a été donné en prix dans nos écoles débute par une étude magistrale sur le maréchal de Lévis. Ledieu en parlant d'un compatriote qui fut un brave canadien y a mis tout son cœur d'artésien. Ce travail se termine par des détails inédits sur les dernières années de la vie du gouverneur de l'Artois, devenu maréchal de France. *Chez les fous, l'Alcoolisme, l'Éclairage, le Décourageur d'hésitation, les Hôteliers, le Géant, France, l'Hotel-Dieu de Montréal, le Nouvel an, les Vieux journaux, les Enfants trouvés, la Tireuse de cartes, Jacques Bonhomme, le Serment, Une victoire, Comment on écrit l'histoire, l'Ouvrier, les Morts* sont autant de choses à lire ; mais là où Ledieu est véritablement lui-même c'est dans la description et le récit de voyage. Ouvrez *Entre-Nous*, à l'étude intitulée *En Normandie* ; ou bien à celle qui parle de *Saint-Jean de Terrebonne* Arrêtons-nous de préférence en Normandie ; nous venons de quitter Gonneville où le maître-queue Aubourg nous aurait fait verser le *trou normand*. Nous sommes maintenant les hôtes de la belle Ernestine.

Laissons la parole à Ledieu.

Corat, Diaz, Feyen-Parrin, Duez, les deux Breton, Flan-drin, Rosa Bonheur, Berne-Bellecourt, Detaille, de Neuville, Gaston Roulet et cent autres ont donné des toiles à la patronne de l'hôtel de Paris.

Je vois des autographes du prince de Galles, de la reine d'Espagne Isabelle, de la comtesse de Ségur, de Laprade, de Jules Claretie, du duc de Magenan, du czar de Russie, de tous les académiciens, des hommes politiques passés et présents, mais je remarque surtout celui d'Alexandre Dumas, fils. Le voici :

"Dieu créa la belle Ernestine pour prouver que lorsqu'elles s'en mêlent, les Normandes sont encore plus belles que la Normandie."

Je lève les yeux et regarde l'hôtelière qui est là, debout, souriant aux réflexions que nous arrachent les curiosités que nous examinons.

Elle a des cheveux blancs et bien des rides la belle Ernestine ; elle a soixante ans, peut-être, et cela n'est pas étonnant, puisque deux générations l'ont déjà admirée, mais si la fraîcheur de la jeunesse a disparu de ses joues autrefois rouges comme les pommes normandes, je ne puis m'empêcher d'aimer son bon visage de jolie vieille et son sourire plein de gaité.

Elle a autre chose encore qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, la belle Ernestine, c'est... sa cuisine, et j'ai rarement rencontré de cordon bleu aussi savant.

Avant de prendre congé nous jetons encore un coup d'œil sur deux tableaux qui ont conquis tout d'abord nos suffrages, l'un représente trois chats, rien de plus, trois petits chats qui semblent tellement vivants qu'on croit les entendre miauler ; l'autre, oh l'autre ! c'est une fantaisie d'artiste comme on en voit peu : *les écrevisses en cabinet particulier*, et c'est très convenable, quoiqu'en dise votre sourire sceptique.

Les écrevisses rouges comme des cardinaux, sont toutes assises autour d'une table très bien garnie ma foi ! et sont en train de se payer un souper fin de premier ordre. C'est bien leur tour, aux pauvrettes que l'on mangera demain peut-être !

L'écrevisse présidente porte un toast et lève son verre, en faisant un discours que l'on n'entend pas, mais je crois bien, que les hommes, grands mangeurs de crustacés, y sont fort malmenés, et toutes les écrevisses, verres en pinces, sont prêtes à lui faire raison.

Tout cela est fort bien brossé et très spirituel.

Il faut partir. Au moment où nous allons passer le seuil de la maison, la belle Ernestine nous retient cependant encore :

—Messieurs, vous venez d'un pays lointain que vous allez revoir. Que Dieu vous accorde un bon voyage et accepte les vœux que je fais pour vos mères, vos compagnes aimées et vos sœurs. Je vous ai entendu parler tout à l'heure de Noël ; quand vous réveillonnerez prochainement accor-

dez une pensée à la vieille Normande qui n'oubliera pas la visite des Français d'Amérique !

—Merci ! merci ! Adieu, bonne hôtesse ! !

N'est-ce pas que cet épisode est bien raconté et vaut la peine d'être cité ?

En voici un autre. Nous en sommes à notre dix-septième journée de mer et de tempête à bord du *Château-Léoville*.

Un officier entra.

Il faut une raison bien grave pour venir ainsi déranger le capitaine quand il déjeune, dine ou dort et chacun de nous leva la tête pour regarder le jeune lieutenant qui arrivait :

Lui, grave, sérieux, s'arrêta à deux pas de son supérieur, se découvrit et...

—Terre ! s'écria le capitaine.

Terre ! Terre ! cinq fois le mot terre se fit entendre, chacun de nous le répétant avec autant de plaisir et de soulagement que nous disons le médecin ! le médecin ! ! alors que, près du chevet d'une personne qui nous est chère, nous attendons le docteur, que l'on a fait appeler, et dont nous désirons l'arrivée avec anxiété.

Terre ! mais c'est l'autre côté de l'Atlantique ! Terre ! c'est le nouveau monde ! Terre, l'Amérique ! Terre ! c'est Terre-neuve ! Terre ! c'est presque le Canada, notre pays, notre patrie, chez nous ! ! !

Chez nous ! ce *chez nous*, ce joli mot, cette charmante chose, ce foyer délicieux, je dirai ce sentiment que l'on ne peut exprimer que par ces deux mots : *chez nous*, et dans lequel de pauvres diables de mauvaises gens anglais n'ont jamais pu découvrir une signification plus intime, plus douce, plus gracieuse que dans le *home* anglais, qui ne veut dire quelque chose que quand il est chanté par Albani, la grande Emma Lajeunesse.

Nous allions donc arriver chez nous !

Adieu le déjeuner, mange qui voudra ! nous emboitons le pas derrière le capitaine qui s'est levé aussitôt, et nous sommes sur le pont en même temps que lui.

Où, la terre ?

Là à droite non, c'est un nuage. A gauche, ici ! Point, c'est une vapeur.

La terre est trop loin encore pour que nous puissions la voir à l'œil nu, mais là-haut, sur la passerelle, le capitaine a braqué sa lunette sur l'horizon et, après quelques instants d'observation, dit :

—Terre-neuve, presque en face, un peu à gauche. On sera dans le port à trois heures.

Une demi-heure plus tard, quelque chose parut à l'horizon : une teinte légère, une nuance grisâtre, puis gris noirâtre, noire, éclaircie, puis blanchie de traînées qui disparaissent bientôt.

Les rochers et les vagues...

Nous assistions au perpétuel combat que, depuis des milliers d'années, la mer livre à la terre ; à l'assaut sans relâche que l'eau donne aux rocs énormes ; à ce duel éternel entre le mouvement et l'inertie, l'un furieux, l'autre froid ; duel inégal, dans lequel le corps le plus solide, le plus dur et le plus insensible finit par s'amollir, s'éffriter et tomber sous les baisers des vagues à la crête diaphane et neigeuse.

Ceci est le genre descriptif, voici maintenant le genre humoristique :

Le conseiller municipal, pris isolément est règle général, un brave homme, un bon père de famille, qui a fait ou qui fait ses affaires d'une manière très sensée ; il raisonne bien et ne ferait pas de mal à une mouche ; il aime à bien être éclairé chez lui, soigne ses géraniums comme un Hollandais ses tulipes, bref c'est un modèle de bonté et de bon sens.

S'il y en a vingt ou trente dans la ville, chacun d'eux a certainement une idée dans la tête, mais le malheur est qu'ils se réunissent parfois et alors, alors ! il ne commettent pas seulement des fautes, mais comme je le disais tout à l'heure, ils vont jusqu'au crime.

J'en ai la preuve.

Je viens de voir leur victime.

Jeune, élancé, gracieux et fort, ne demandant que la part d'azur et de soleil, il grandissait libre et fier, quand en un jour de lumière, à l'heure où "les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le Père de la vie," alors qu'il avait soif de rayons et de rosée et que la brise lui murmurait de douces choses sous les larges frondaisons de la forêt, des hommes méchants, envoyés par le conseil municipal de Québec — ceci n'est pas un conte à plaisir inventé — l'arrachèrent au milieu des siens, le jetèrent dans la fatale charrette et le conduisirent dans la vieille cité de Champlain.

Ceci se passait en automne.

Ce jour-là, le 27 octobre 1887, la vieille capitale était en liesse, la grande allée regorgeait de monde, la circulation des voitures était interrompue, et de tous côtés, jusque sur les hauteurs des remparts de la citadelle, on ne voyait que ravissantes toilettes, brillants uniformes et habits noirs.

Le malheureux fut jeté dans un coin, près de la porte Saint-Louis, mais telle était l'animation qui régnait dans la foule que cet incident ne créa aucune émotion.

Les splendeurs de cette fête ne sont pas oubliées et on en parlera longtemps sous la chaume.

Les ministres de presque toutes les provinces du Canada étaient là, on y voyait des sénateurs, des conseillers législatifs, de jolies femmes, de charmantes jeunes filles, des militaires, des bonnes d'enfants, et pas un chapeau noir barré de rouge de l'armée du salut, bref, tout le *high life* semblait s'être donné rendez-vous à la fête des plantations, car j'oubliais de vous dire que tout ce monde joyeux était réuni pour planter des arbres, que chacun de ces derniers porte le nom d'un homme politique, d'un haut dignitaire, etc., et

qu'ils sont destinés à perpétuer le souvenir de ce grand jour.

L'abandonné rôtiissait au soleil, et plus d'un spectateur de la fête lui donna en passant un coup d'œil indifférent et un coup de pied vigoureux.

Et les plantations officielles étaient terminées, la foule s'écoula peu à peu.

C'est alors que commença le supplice.

C'est alors que des hommes mandataires du conseil municipal de Québec, se préparèrent à continuer la fête — amère dérision — et se mirent eux aussi, à travailler à leur manière.

Ils creusèrent un trou dans la partie du trottoir non couverte de planches, juste sous la voûte de la porte Saint-Louis — cet étrange monument qui fait le désespoir des artistes — et, empoignant le déporté, qui par la tête, qui par le corps, enfouirent ses extrémités inférieures dans cette fosse qui semblait destinée à devenir sa demeure dernière, et tous piétinèrent à l'entour, dans un sorte de danse de mort.

Et depuis ce jour, il est là, à l'ombre des pierres qui suintent, quand le soleil inonde de ses rayons les monts et les plaines ; dans la nuit profonde quand les cieux se remplissent d'étoiles.

Enchaîné à la terre, son corps et sa tête seuls émergent sous l'arche noire, et ce que cet agonisant voit du monde des vivants ajoute encore à son supplice.

Chaque jour que Dieu fait, il assiste au va-et-vient des membres du club de garnison qui, joyeux et tirés à quatre épingles, se dirigent du côté des pyramides de boulets et de bombes pour disparaître bientôt dans ce séjour des bons amis et des gais propos.

Quatre fois par jour il voit passer l'armée de greffiers et d'employés qui vont à leur bureau, au Parlement, ou en reviennent. Ils ont généralement bonne mine, travaillent peu et soignent beaucoup leur santé.

L'autre jour, il eut un instant d'espoir en observant ces nouvelles figures, graves, rieuses, sombres, éveillées, sérieuses, gaies, tristes, intelligentes, goguenardes, franches, ironiques, jeunes, vieilles, etc., etc., variétés diverses qui composent le Conseil législatif et l'Assemblée. Il crut que sa triste position attirerait l'attention de ceux qui ont pour mission de pousser le char de l'Etat ou de mettre des bâtons dans ses roues, mais il eut encore une triste déception, chacun disant que cela ne le regardait pas et que le gouvernement municipal seul pourrait porter un remède à son mal.

D'aucuns l'ont comparé à Prométhée dont un vautour rongait toujours le foie immortel, mais ce rapprochement est une souffrance nouvelle pour lui, car il sait que l'organe sécréteur de la bile du fils de Japhet repoussait tous les jours, et il sent bien qu'il se meurt lui, le condamné à l'ombre perpétuelle de la porte Saint-Louis, et qu'il ne repoussera jamais.

Tout Québec est furieux et, comme le disait, l'autre jour, mon excellent ami Foursin-Escande :

—C'est une infamie ! autant valait le planter sous le comptoir d'un marchand de vin !

Pauvre érable rachitique, toi que nos pères ont nommé l'arbre national, le conseil municipal te refuse la lumière aussi nécessaire aux végétaux qu'à l'homme, il te condamne à une mort lente et triste, toi dont le rêve était peut-être de voir chacune de tes feuilles mourir pour la patrie, un jour de fête nationale de Saint-Jean-Baptiste, mordue, calcinée par le soleil de juin, sur la large poitrine d'un bon canadien !

Petit érable, tu ne méritais pas tant d'indignités ; ces tortures auraient dû t'être épargnées cher érable, mais, tu le vois, si l'homme, le simple électeur est méchant, le conseil municipal est féroce.

Te voilà bien mal planté, arbre mignon ! mais, qui sait ? la plainte que j'exhale aujourd'hui sera peut-être entendue ; des jours de soleil luiiront encore pour toi, tu ne resteras pas toujours sous la porte Saint-Louis, petit arbre !

L'espérance laissée au fond de la boîte de Pandore existe pour les érables comme pour les hommes !

... Il est mort !

25 novembre 1887.

Le style de Ledieu est clair, vif, déléuré. C'est le premier chroniqueur du pays. Il peint et il dit comme il sent. Quelquefois il quitte la science et l'humour pour se lancer dans l'érudition. Son *Couronnement* et le *Songe du roy Loys, neuvième de nom*, écrit en ancien français de l'an 1240, ne le cède en rien, comme mérite et comme tour de force, aux essais du même genre signés par l'honorable M. Angers, ancien gouverneur de Québec, Un élève de l'école des Chartes ne ferait pas mieux.

Nommé chef des traducteurs français de l'Assemblée Législative en mai 1888, Ledieu a réussi dans la tâche difficile de remplacer son prédécesseur et mon vieil ami, le regretté Buteau Turcotte. Qui de nous ne se rappelle pas ce fin causeur, cet esprit cultivé, qui avait fait un art de la traduction et de son bureau une réunion de lettrés ? Ledieu a renoué la chaîne de ces traditions, et c'est dans cette même chambre qu'avant, pendant et après la session de la législature, il travaille au milieu de ses dictionnaires et de ses encyclopédies.

En 1890, le gouvernement français voulut l'honorer en lui décernant les palmes d'officier de l'instruction publique. Ce souvenir de la

mère-patrie fut très sensible à l'ancien soldat. Il reçut les larmes aux yeux, et les félicitations de ses amis lui arrivèrent de toutes parts. Maintenant, Ledieu partage sa vie entre son travail, sa charmante famille et LE MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, qui, lui aussi, fait partie de la famille.

Chaque samedi, il s'en vient nous y rappeler fidèlement ces mots qu'écrivait jadis Mine de Girardin, la belle et pratique Delphine Gaz.

"Les gens qui détestent le monde sont précisément ceux qui le rendent amusant : c'est peut-être parce qu'ils sont indépendants de lui, et que les esprits indépendants sont les seuls qui sachent toujours être aimables."

*Faucher de Saint-Maurice.*

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le couronnement du czar, Nicolas II, empereur de Russie, aura lieu en avril 1895.

\*\*

Léon XIII a autorisé l'établissement d'une section catholique à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Dans cette section figurent tous les objets envoyés par les différentes missions catholiques du monde entier.

\*\*

La Turquie, invoquant le traité de Berlin, s'est adressée à la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche, requérant les gouvernements de ces pays d'user de leur influence pour faire cesser les prétentions de l'Angleterre et de la Russie dans les affaires arméniennes.

\*\*

Sa Sainteté Léon XIII a remis au prince Lobanoff Rostovski, ambassadeur de Russie à Vienne et envoyé extraordinaire de Nicolas II auprès du Vatican, les insignes de l'Ordre du Christ, le plus grand honneur qui puisse être conféré par le chef de l'Eglise.

\*\*

Mme Carnot vient de recevoir du maire de Sébastopol (Russie), par les soins du ministère des affaires étrangères, une superbe couronne en argent, pour être déposée sur le tombeau du regretté président Carnot, au Panthéon. Elle est faite de branches de lierre, de chêne et de laurier entremêlées. Cette couronne est le résultat d'une souscription publique que les habitants de Sébastopol ont ouverte au lendemain de la mort du tsar Alexandre, pour associer dans un pieux souvenir la mémoire du président Carnot et celle de l'empereur Alexandre. Une lettre, pleine d'un affectueux respect, adressée à Mme Carnot, accompagnait cet envoi.

\*\*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Mme M. L. B.* Boston.—Merci pour vos illustrations qui accompagneront prochainement la publication de votre traduction.

*Karoli*, Yamaska.—Votre fantaisie sera bientôt publiée.

A. B., Lévis.—Votre petite composition sera imprimée aussitôt que possible.

Il faut parfois du courage pour résister à la force des hommes, mais toujours de la sottise pour résister à la force des choses.—LOUIS DELPIT.



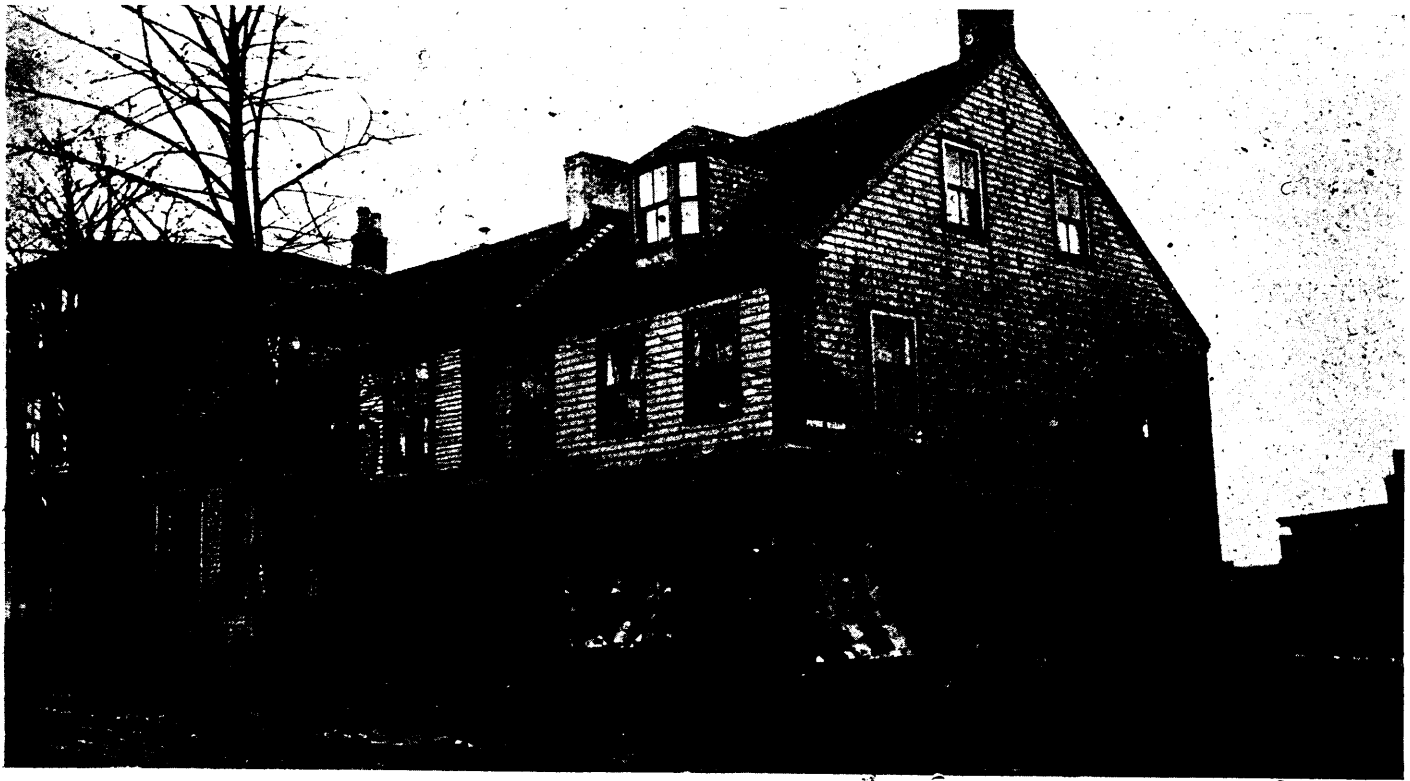
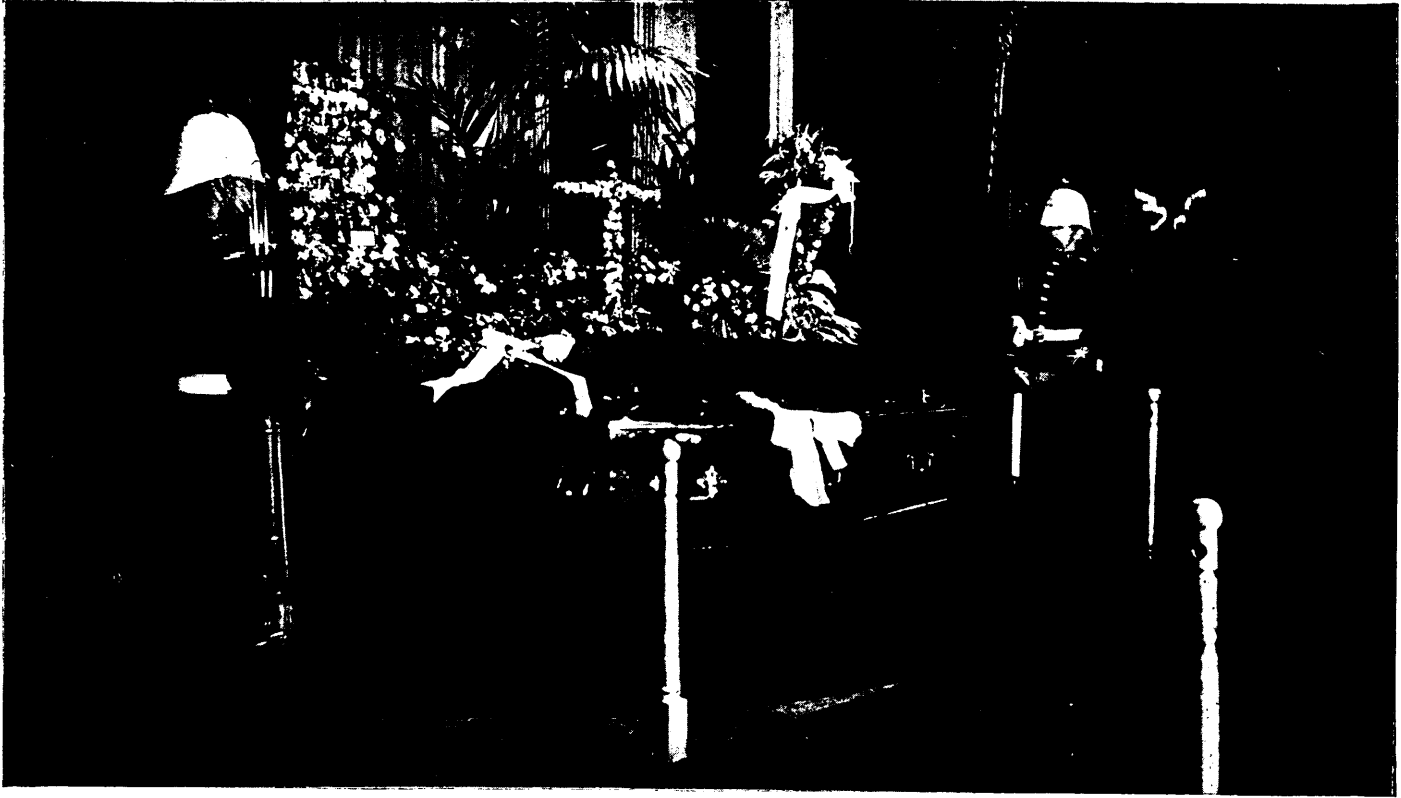
GUIRLANDE OFFERTE PAR SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA



CATHÉDRALE SAINTE-MARIE



HALIFAX.—LES FUNÉRAILLES DE SIR JOHN THOMPSON ; INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE SAINTE-MARIE



LA CHAPELLE ARDENTE DU PALAIS LÉGISLATIF      RÉSIDENCE DE SIR JOHN THOMPSON      MAISON OU EST NÉ SIR JOHN THOMPSON  
HALIFAX.—LES FUNÉRAILLES DE SIR JOHN THOMPSON



## Les merveilles de l'architecture

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ  
COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

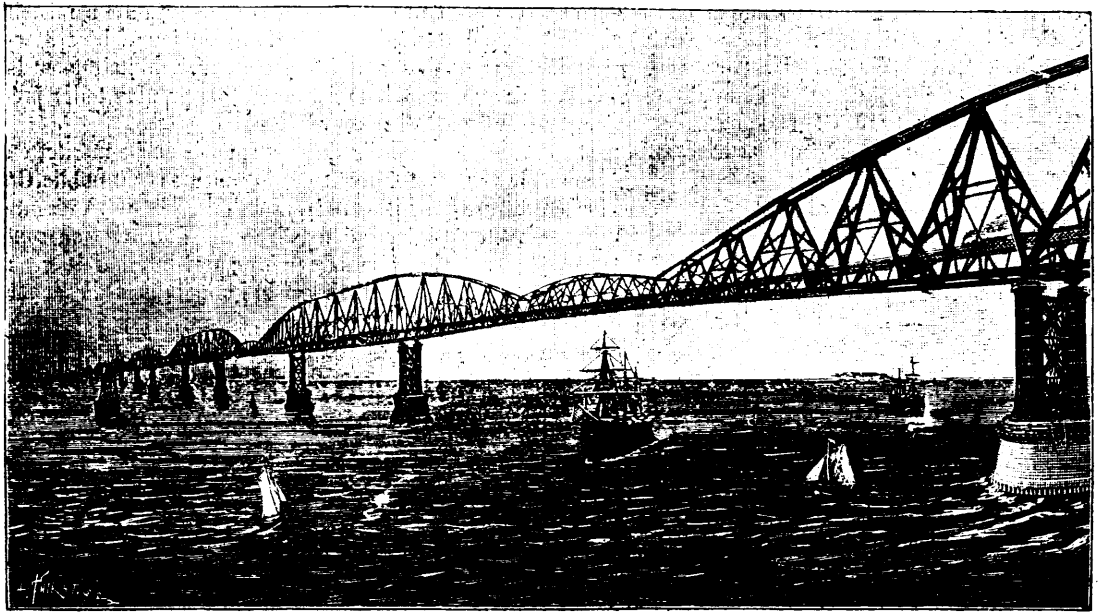
Alors se pose l'éternelle question : Laquelle des deux époques a surpassé l'autre ? Nous répondrons que chacune d'elles, avec les moyens dont elle disposait, a fait d'admirables choses. Toutefois, après avoir soigneusement étudié la question, je crois pouvoir dire que, en ce qui regarde l'importance, l'immensité des travaux et les difficultés à vaincre, notre époque remporte facilement la palme. Les anciens, m'objectera-t-on, ont accompli leurs travaux sans machines, tandis que les modernes ont eu le secours de ces innombrables géants dont le travail infatigable les a puissamment aidés.

Cet argument qui, au premier abord, semble très fort, est peu de chose en lui-même. En effet, nous avons vu que l'antiquité avait elle aussi ses puissants moyens d'action dans l'esclavage, et ce que nous avons dit de ce dernier en a montré toute l'horreur et toute l'atrocité. L'époque moderne, au contraire, a dû se passer de cette multitude de bras, elle a dû rejeter loin d'elle la force matérielle comme un outil usé, et alors, par la seule force intellectuelle, elle a donné le mouvement et la vie à la matière éternellement inerte par sa nature, elle a enfanté ces admirables machines qui, loin d'être un signe de faiblesse pour notre temps, sont, au contraire, le signe le plus éclatant de sa force et son plus beau titre de gloire.

Quant à cette durée fameuse des constructions antiques et autour de laquelle on fait tant de bruit, c'est cependant une erreur bien étrange que de vouloir en faire un mérite pour les anciens. En premier lieu, ces peuples jouissaient d'un climat essentiellement conservateur, d'un ciel toujours bleu, d'une atmosphère toujours égale, au point que de simples momies, abandonnées pendant des milliers d'années à toutes les intempéries des saisons, ont été retrouvées intactes de nos jours, au milieu du désert ; en second lieu, ce n'est point par la savante combinaison des matériaux, par leur disposition habilement calculée, par l'étude approfondie des forces et des résistances qu'ont subsisté si longtemps les édifices égyptiens : c'est uniquement par la matière employée.

Il est évident que d'énormes blocs de granit, montés les uns sur les autres, en suivant les lois de la pesanteur, doivent, par leur propre nature, demeurer éternellement dans la position qu'on leur a donnée, surtout quand cette position ne contrarie en rien les lois physiques. On conçoit parfaitement que 134 colonnes, entassées comme à Karnac, puissent supporter indéfiniment un plafond formé de larges pierres placées dessus en angle droit et qui, loin de les ébranler et d'y exercer des poussées latérales, les affermissaient au contraire en les reliant les unes aux autres : voilà tout le secret de la durée des travaux des Egyptiens.

Ceux-ci du reste, étaient, sous le rapport de la construction proprement dite, infiniment inférieurs aux Grecs et aux Romains surtout, qui, connaissant les ressources énormes de la voûte qui permet de



VUE D'ENSEMBLE DU PONT SUR LA MANCHE

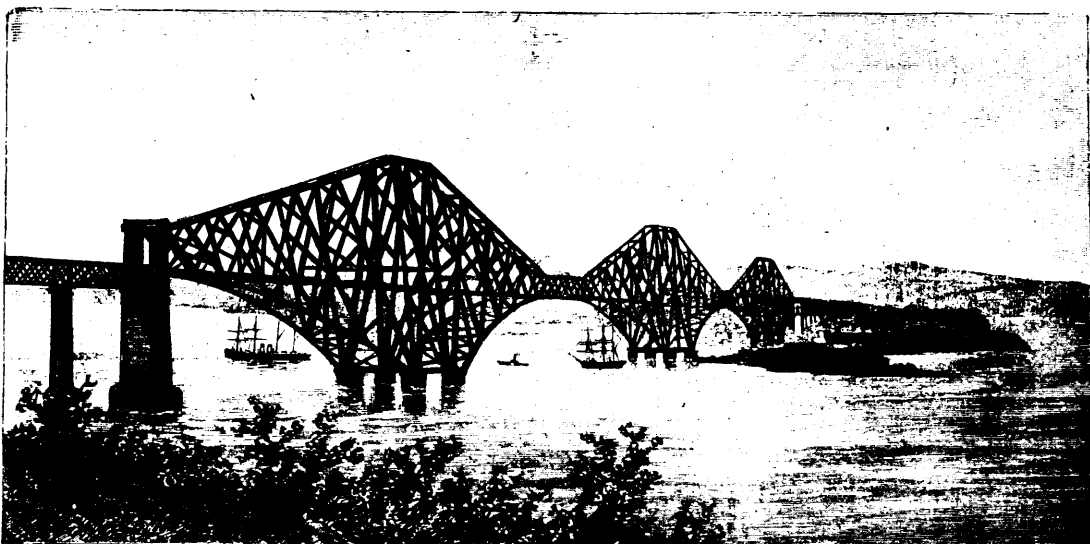
supprimer en grande partie les points d'appui, savaient en outre tirer parti des difficultés mêmes du terrain et donner à l'édifice la disposition ingénieuse que demandait sa destination. Qu'il y a loin de ces édifices égyptiens au plan naïf et d'une simplicité enfantine, aux Thermes de Dioclétien, et qu'était le fameux pont de Babylone auprès des aqueducs laissés par les Romains ?

Et les siècles suivant leurs cours, l'humanité, comme un seul homme, progressant de plus en plus, l'époque moderne devait fatalement surpasser les uns et les autres. En effet, comparez maintenant avec la salle hypostyle de Karnac le palais des machines, de la dernière exposition de Paris, par exemple, qui, presque douze fois plus vaste, se tient majestueusement sans aucun support intérieur, offrant aux yeux émerveillés le spectacle unique de cette voûte hardie et immense et pourtant si admirablement proportionnée ; le contraste est frappant, et si vous réfléchissez vous trouverez bientôt, dans le premier de ces édifices, l'impression de la force matérielle qui, au prix de mille efforts, a dû péniblement amonceler ces monolithes énormes les uns sur les autres ; dans l'autre, le reflet de la force intellectuelle qui, avec une légèreté infinie et comme en se jouant, a lancé dans les airs ces arceaux déliés et pourtant si forts ; si, en un mot, vous prenez en main toutes ces considérations, vous verrez que l'ingénieur qui devrait renouveler de nos jours les prodiges de Karnac, aurait à résoudre un problème moins ardu que celui de l'ingénieur qui éleva le palais des machines.

Où trouver, dans l'antiquité, un édifice compliqué comme ceux que nous élevons aujourd'hui, où règne cette admirable organisation qu'on retrouve à notre époque dans un hôtel de ville, une bibliothèque, un théâtre, un hôtel des postes, un palais de justice ; édifices remplis de difficultés s'il en fut, et dans la construction desquels l'architecte et l'ingénieur doivent se donner la main pour tirer parti de tout, et où souvent tout leur est fixé et limité d'avance ; l'argent, le temps, les ouvriers, la matière, le terrain.

“Lorsqu'on examine les constructions anciennes, on s'extasie sur leur apparence artistique et souvent on est porté à conclure de là que l'architecte ancien avait meilleur goût que les modernes. Nous ne sommes pas entièrement de cet avis ; certes les siècles passés nous ont légué des merveilles d'architecture, mais à côté de ces spécimens dignes d'éloges, que de constructions inférieures en tout point à celles qu'édifient les architectes de notre époque. Aujourd'hui, si les édifices remarquables au point de vue artistique sont plus rares, par contre les bâtiments qui s'élèvent chaque jour n'offrent presque jamais un coup d'œil désagréable ; ils sont, au contraire, d'un aspect souvent charmant, et on pourrait dire que le niveau général de l'art de la construction s'est plutôt élevé.

“Autrefois, quand on bâtissait un de ces édifices que le temps devait respecter, les questions de temps et d'argent si importantes actuellement étaient des facteurs négligeables ; quelques mois de plus ou de moins ne comptaient guère, pas plus, du reste, qu'une différence même sérieuse entre le prix d'estimation et le



LE PONT DU FORTH

prix d'exécution. De plus, tous les matériaux possibles étaient à la disposition de l'architecte, qui les utilisait au gré de son imagination, sans se préoccuper de leur prix.

"C'est grâce à cette absence d'entraves, dans l'exécution de ses projets, que le contracteur ancien pouvait édifier ces merveilleux palais, dans lesquels les pierres sculptées et ajourées, les marbres les plus précieux étaient répandus à profusion et donnaient naissance à ces effets décoratifs qui excitent l'admiration générale. Mais faites revivre cet architecte tant vanté et mettez-le en face d'un de ces programmes restreints qu'on impose maintenant souvent aux constructeurs, vous verrez qu'il sera tout aussi embarrassé que son confrère moderne, et qu'il ne fera probablement pas mieux que lui. Par contre, chargez ce dernier d'un travail, en lui laissant toute la latitude voulue : si c'est un véritable artiste, et nous en possédons heureusement, il produira une œuvre parfaitement capable de soutenir la comparaison avec celles qu'on cite comme des modèles impossibles à égaler. Dans notre siècle essentiellement pratique, le temps et l'argent sont devenus malheureusement les deux facteurs principaux avec lesquels il faut compter : on cherche avant tout à construire vite et solidement ; ce n'est que dans quelques cas fort rares qu'on possède le loisir et les fonds nécessaires pour pouvoir donner à l'œuvre un cachet artistique. Il s'ensuit que l'architecte véritablement digne de ce nom n'a que rarement l'occasion d'appliquer ses talents à l'exécution de sa création." (\*)

P. Donnier

A suivre

### FUNÉRAILLES DE SIR JOHN THOMPSON

(Voir gravures)



J'étais symboliste comme bien d'autres, je vous inviterais à lire de près les quelques vues de Halifax reproduites dans le MONDE ILLUSTRÉ d'aujourd'hui. Elles disent beaucoup mieux la vie d'un homme que les lignes de la main, que les chiromancies de l'ongle, que les bosses de la tête ou la conformation frontale. De fait il y a, de ces sciences occultes à ma divination, la différence qui existe entre l'utopie et l'histoire. Donc, les photographies que vous avez sous les yeux, indiquent toutes les étapes d'une grande carrière, d'une gradation ascendante que vous pouvez suivre sans commentaires.

D'abord l'humble maison, avec mansarde, où sir John Thompson est né. Un partisan, un panégyriste tirerait de beaux effets oratoires, de belles phrases poétiques, de superbes antithèses, de ce très modeste loyer où il vit le jour et de cet autre lieu où il est mort, là, où reposent des rois, où des princes sont venus au jour et où des reines ont coulé des heures de gloire.

Tournez la page. Vous voyez sa résidence. A force de travail il s'est fait un "chez soi". Le soir venu, il vient s'y reposer en famille des labeurs de sa vie presque toute d'intelligence, au début comme avocat, ensuite comme homme politique, plus tard comme juge et procureur-général, enfin, très rarement, quand le ministère lui permet une échappée vers sa ville natale.

(\*) H. de Baccker.

La chambre ardente était dans la salle des délibérations du palais législatif. L'idée que vous puiserez du monument d'après ce que vous voyez ici est très peu de chose. Cependant vous avez ici le cercueil gardé par un cordon de sentinelles l'arme au pied. Sur la bière se trouve la couronne que Sa Majesté la reine Victoria, a offerte à notre illustre compatriote avec une dédicace écrite de sa main. Ailleurs vous trouverez le *fac simile* de cette couronne magnifique.

On évalue à 40,000 le nombre des personnes qui sont passées devant le catafalque dans la journée du 2 janvier.

\* \*

Je vous présente ensuite l'intérieur de la cathédrale Sainte-Marie. Inutile de faire l'éloge de son architecture, de ses vitraux, tous payés au poids de l'or, de son autel en marbre blanc. C'est le plus beau monument des provinces maritimes. Tirez l'échelle ! La cathédrale n'avait pas cet aspect le jour même des funérailles ; elle était absolument drapée de la voûte au sous-sol, de tentures noires et violettes. Le sanctuaire était rempli par le clergé du Dominion, huit ou dix évêques et archevêques et un nombre considérable de prêtres. Les bancs, dans la grand-nef étaient occupés par les plus hautes personnalités du Canada. La chorale comptait quatre-vingts exécutants. Plus de 15,000 verges de soie, de velours et de crêpe ont été employés pour la décoration de l'église à l'intérieur seulement.

\* \*

Dans un autre panorama vous jouissez de la vue d'une partie de Halifax. Au premier plan Sainte-Marie avec son clocher et ses portiques, la résidence du curé de la cathédrale, qui, jusqu'à ces dernières années, avait été celle des archevêques de la province.

Ici et là sont jetés des points culminants qui guideraient, au besoin, nos lectrices et nos lecteurs s'ils venaient, par exemple, jouer quelques semaines de notre été au bord de l'eau.

Ainsi au second plan vous apercevez la tour de l'Horloge, à mi-chemin de la citadelle. Chaque jour, au moment où les douze coups de midi frappent, le canon fait entendre de là sa voix magistrale et inoffensive. A neuf heures et demie du soir, il tire le coup du couvre-feu, du même endroit.

Plus loin s'élève la tour d'une caserne de pompiers ; à l'horizon l'aiguille de Saint-Patrice, autre église catholique ; enfin devant vous en droite ligne, se dressent vers le ciel les mâts destinés à porter les signaux maritimes. Au pied de ces mâts sont les cages renfermant les pigeons voyageurs de la garnison.

\* \*

Imaginez-vous maintenant le char funèbre tiré par six chevaux noirs caparaonnés ; de milliers de citoyens suivant par ordre de dignité les forces militaires déployées ; l'équipage du *Blenheim* en ligne ; les fanfares pleurant la marche des morts ; tel a été le spectacle du 3 janvier que le Canada insérera dans ses annales.

Les restes mortels de sir John Thompson ont été déposés au cimetière de Sainte-Croix.

\* \*

C'est le grand genre de nos jours, de conter l'anecdote à propos des hommes célèbres qui annoblièrent ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qu'ils touchent.

On rapportait donc que depuis sa conver-

sion au catholicisme et son élection au gouvernement des affaires du peuple canadien, il ne se passait pas de jour qu'une lampe ne brûlât en quelque sanctuaire pour obtenir du ciel qu'il éclairât ses voies.

Mgr O'Brien, dans le panégyrique qu'il a prononcé le jour des funérailles, nous apprend aussi que ceux qui le vinrent secourir les premiers au château de Windsor, trouvèrent sur son cœur un crucifix et par un mouvement instinctif, sentant le coup mortel qui l'atteignait, il avait saisi dans sa poche un chapelet, le modeste chapelet des bonnes femmes, et le serrait convulsivement dans ses doigts, comme un homme qui enfonce dans l'abîme se saisit des cordes de sauvetage.

Je finirai par vous dire l'histoire du cimetière de Sainte-Croix.

En 1843, ce n'était qu'un marais, les gens étaient pauvres. Or, il fallait planter une clôture autour de ce terrain vague, percer un égoût, jeter un pont, abattre les taillis. Un dimanche, l'évêque monte en chaire, et demande aux fidèles de s'armer chacun d'un outil, le lendemain, et de le suivre sur les lieux. Ce qui fut fait. Le lundi matin, 1,700 ouvriers et ouvrières étaient à la porte de l'église ; on entendait la messe et se dirigeait processionnellement, bêtes et chariots en tête, vers le marais. Il était dix heures du matin. A six heures du soir le terrain était déblayé, le travail fini, Halifax avait un magnifique cimetière. Et on s'en retourna, bêtes et chariots en tête, dire une prière à Sainte-Marie.

Jules Lanoë

### JEUNE MÉNAGE

Une salle à manger élégamment meublée. Le couvert est mis. Sur la table une sole au gratin. Monsieur et Madame sont assis en face l'un de l'autre. Monsieur 25 ans. Madame 19 ans.

Monsieur.—Qu'y a-t-il pour déjeuner, ce matin ?

Madame.—Il y a une sole.

Monsieur.—Et puis ?

Madame.—Et puis... du beefsteack aux pommes.

Monsieur.—Et puis ?

Madame, commençant à s'impatienter.—Et puis... et puis c'est tout... c'est bien assez ! Il vous faut donc douze plats !

Monsieur.—Vous exagérez toujours, ma chère ! Entre douze plats et deux plats... et encore deux plats !... cela ne fait qu'un, car la sole ne compte pas... c'est si léger !

Madame, tout-à-fait impatiente.—Léger... léger... vous trouvez tout léger !... demain je vous donnerai du... Vous savez... l'ami du bon saint qui est chargé du bureau des objets perdus, au paradis.

Monsieur, terrifié par la menace.—Ma chérie, tu ne comprends pas !... quand je dis léger, c'est une manière de parler... j'aime beaucoup la sole, beaucoup... mais avec autre chose.

Madame.—Autre chose... il vous en faut une grande quantité d'autres choses !... Quand vous me faisiez la cour, vous mangiez comme un moineau ; maintenant vous dévorez !

Monsieur, piqué.—Je dévore, je dévore !... Eh bien ! ma chérie, quand je vous faisais la cour, vous prétendiez aimer beaucoup les soins du ménage. A présent, vous ne cessez pas de quereller vos domestiques.

Madame.—Si je querelle mes domestiques, c'est bien de votre faute. Quand vous me faisiez la cour, vous me disiez que vous n'étiez pas difficile, que vous méprisiez le confort et

toutes ces choses vulgaires... A présent, vous êtes exigeant comme on ne l'est pas, vous ne trouvez rien de bien... la bonne passe tout son temps à vous servir !

Monsieur.—Quand je vous faisais la cour, vous me disiez que la toilette vous était indifférente, que vous confectionniez vos robes vous-même, etc., etc. Depuis trois mois que nous sommes mariés, j'ai déjà payé deux notes de couturière !

Madame, hors d'elle.—Vous me reprochez mes robes, à présent !... Vous osez me les reprocher... quand c'est pour vous, oui, pour vous, pour vous !... Je n'y tiens pas, moi, à la toilette, vous savez bien que je n'y tiens pas ! Mais vous aviez l'air content... vous m'avez fait des compliments sur ma robe bleue... Vous ne vous rappelez pas, naturellement ! une petite robe en crêpe bleu, avec un petit volant dans le bas... Et puis, vous m'avez dit que la rose m'allait délicieusement... Alors... pour vous plaire... je me suis fait faire une robe rose... Vous ne vous rappelez pas, naturellement !

Monsieur, un peu attendri par le souvenir de la robe rose.—Si... si... je me rappelle, et...

Madame, sans faire attention à l'interruption.—Ah ! si j'avais pu savoir, si j'avais pu savoir !... Mais, voilà, quand vous me faisiez la cour, vous étiez aimable, prévenant, généreux, tandis que maintenant vous êtes grognon, morigéneur, pingre !

Monsieur, bondissant.—Pingre !

Madame.—Oui, pingre ! pingre ! pingre !!!

Monsieur, furieux.—Eh bien ! quand je vous faisais la cour, vous étiez douce, gracieuse ; maintenant vous êtes capricieuse, acariâtre, colère...

Madame, se levant et jetant sa serviette à travers la table.—Tenez, je m'en vais... je ne veux pas supporter vos injures plus longtemps ! (Elle fait quelques pas pour sortir, puis se jette sur le canapé et fond en larmes).—Mon Dieu ! mon Dieu !... pourquoi m'avez-vous épousée ?... pourquoi ?... puisque vous me trouvez acariâtre, capricieuse, colère... puisque vous ne pouvez pas me souffrir !...

Monsieur, bouleversé.—Je ne peux pas te souffrir, moi, je ne peux pas te souffrir ! (Se levant et s'approchant d'elle). Qu'a-t-elle, mais qu'a-t-elle donc !

Madame, sanglotant.—Vous me dites des so... so... sottises !

Monsieur.—Tu me comprends mal... Si je te dis des... sottises, c'est une manière de parler.

Madame, entre deux sanglots.—J'aime mieux une autre manière...

Monsieur, très humblement.—J'ai tort, vois-tu, je m'accuse franchement... je suis un peu vif... un peu nerveux... tout le monde l'est aujourd'hui... il ne faut pas m'en vouloir !...

Madame, levant vers lui son visage inondé de larmes.—Si j'avais pu prévoir, quand vous me faisiez la cour, que vous changeriez ainsi à mon égard !

Monsieur.—Mais je n'ai pas changé du tout, du tout... ou plutôt si... (Il s'assied près d'elle). Quand je te faisais la cour... je t'aimais... tu le sais bien... et maintenant... je t'adore !

Madame, souriant à travers ses larmes.—Bien vrai ?

Monsieur, tendrement.—En doutes-tu !

\* \*

Quand la femme de chambre vint pour enlever les assiettes, elle trouve Monsieur et Madame assis sur le canapé, s'embrassant, et, sur la table, la sole complètement froide et intacte.

TONY D'ULMÈS.

## MUSIQUE

Le cinquième concert de l'Orchestre Symphonique, de Montréal, a eu lieu le 11 courant dans la salle Windsor.

Le magnifique programme qu'on avait préparé fut exécuté d'une manière très satisfaisante. Inutile de mentionner spécialement tel ou tel morceau. Tous ont été également goûtés par l'auditoire.

On ne peut toutefois passer sous silence la *Mascarade* de M. B. Gérôme, membre de l'orchestre et assistant de M. Couture comme directeur. Ce morceau, joué pour la première fois au concert de vendredi, a valu à son auteur les félicitations réunies de ses confrères de l'orchestre et du public. Il eut l'honneur du rappel, honneur bien mérité selon nous. Nous offrons nos félicitations à ce musicien de talent ainsi qu'à M. Couture pour le choix qu'il a su faire de tels artistes pour faire partie de son organisation. M. J. Vanpoucke, clarinetiste, et Mlle Terroux, soprano, ont aussi droit à nos compliments pour la manière dont ils ont rendu leurs soli. Je vous donne rendez-vous à vendredi, 25 janvier, date du prochain concert, au Windsor Hall.—J. G.

## M. HENRI BRISSON

(Voir gravure)

Longtemps ses collègues écartèrent des hautes fonctions qui lui sont dévolues depuis quelque temps, ce vertueux qui, ne riant jamais, paraissait trop triste. Avec sa barbe grise, son masque d'une sévérité hautaine, sa haute stature, la froideur de son maintien, M. Henri Brisson évoque l'image de ces hommes de la Réforme qui étaient à la fois des soldats, des philosophes et des apôtres ; celui qu'on a justement surnommé l'austère Brisson possède ensemble toutes ces qualités et sa personne, qui dégage l'austérité, force le respect.

Le nouveau président de la Chambre est né à Bourges en 1835 ; il fit son droit à Paris, puis se lança dans le journalisme, collabora au *Temps*, dont la gravité déjà le séduisait, à l'*Avenir national* et à la *Revue politique*. Il entra au Corps législatif en 1869 comme député de la quatrième circonscription de Paris et fut nommé adjoint au maire de Paris après le 4 septembre 1870. Elu à l'Assemblée nationale en juin 1871, il fit, depuis lors, toujours partie de la Chambre des députés.

En 1881, M. Brisson, déjà vice-président de la Chambre, succédait à Gambetta au fauteuil présidentiel, et en 1885, il prenait, à la chute de Jules Ferry, la présidence du conseil des ministres. C'est en cette qualité qu'au cours d'une demande de crédits pour l'expédition de Madagascar, il affirma énergiquement contre M. Clémenceau la nécessité de conserver intactes nos possessions coloniales et de ne jamais faiblir dans la défense de nos droits.

M. Brisson fut trois fois candidat à la présidence de la République, contre M. Grévy, contre M. Carnot et contre M. Casimir-Perier. Mais la République ne voulut pas de ce postulant, avec lequel, suivant le mot de Gambetta, elle se serait trop ennuyée. Ses interventions à la tribune furent nombreuses et son accent mélodramatique se fit entendre en maintes circonstances retentissantes. Les incidents du Panama, que nul n'a oubliés, fournirent notamment à M. Brisson, président de la Commission d'enquête, l'occasion de très importants discours, où sa légendaire autorité donnait à sa parole une incontestable autorité.

## UNE TOUTE PETITE HISTOIRE

Cœur d'or, tête folle, mauvaise éducation, telle était Mme de B...

Son mariage avait été pour elle une cruelle déception. La grossièreté de son mari, l'injustice de ses reproches, la violence de ses colères en faisaient la plus malheureuse des femmes.

—Quand la vie sera trop intolérable, je mourrai là, dit-elle un jour à un vieil ami de sa famille, en lui montrant une paisible mare, ombragée par les grands arbres qui bordaient une des dernières allées du bois de Boulogne.

La folle était capable de le faire, comme elle le disait.

Un jour que le confident de Mme de B... était venu sonner à sa porte.

—Oh ! monsieur, lui dit la nourrice qui avait élevé la jeune femme, cela va mal, ce'a va bien mal... Monsieur a frappé madame.

—Où est-elle ?

—Sortie.

—A-t-elle dit où elle allait ?

—D'abord chez son notaire, ensuite au bois. Le vieillard tressaillit.

—Donnez moi les deux enfants, commanda-t-il.

Deux bébés, garçon et fille, s'avancèrent en gambadant.

—Où les emmenez-vous ? demanda la nourrice ?

—Priez pour nous, répondit seulement l'ami.

Et, à fond de train, il se fit conduire avec ses deux petits compagnons au bois, sur la route de la petite mare.

—Tenez, dit-il aux enfants, en leur montrant un équipage qui paraissait au loin, n'est-ce pas votre voiture ?

—Oui, c'est elle,

La voiture s'arrêta... une jeune femme en descendit...

—Et votre mère ?...

—Oui, c'est maman.

—Appelez-la !

—Maman ! firent les enfants en tendant leurs bras.

—Plus haut ! plus haut !

—Maman ! maman !

Un cri leur répondit.

—Mes enfants !

La mère enleva ses enfants qu'elle couvrit de baisers en fondant en larmes.

Elle était sauvée.

—Et moi qui les avait oubliés !... ah ! je suis plus coupable que lui !

Et tombant à genoux : " Je crois en Dieu," dit-elle.

FRANÇOIS RIVAL.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les loisirs d'un homme du peuple*, par G. A. Dumont ; préface par Berton-Joly. Librairie Sainte-Henriette, 1826 rue Sainte-Catherine. Prix : 50 centimes.

L'auteur a reçu la lettre suivante d'un des plus distingués membres de l'Académie française :

Je vous prie, Monsieur, de recevoir tous mes remerciements pour l'envoi de votre livre *Les loisirs d'un homme du peuple*. Je n'en ai encore lu que les pages consacrées à V. Hugo. C'en est assez pour voir quel amour vous portez aux Lettres, et avec quelle délicatesse vous le sentez. Croyez que j'ai été très sensible à votre hommage confraternel et je suis votre bien dévoué.

PAUL BOURGET.

6 nov. 93.

Entretien dans un atelier de sculpteur.

—Dieu, quelle femme !

—Elle est parfaite.

—Il ne lui manque que la parole.

—C'est pour cela qu'elle est parfaite.

CHOSSES ET AUTRES

—La vie du prince de Galles est assurée pour \$325,000.

—Un seul homme sur 108 a une taille dépassant 6 pieds de hauteur.

—Un seul couple sur mille vit assez longtemps pour célébrer ses noces d'or.

—Le canal de Suez n'a que 88 milles de longueur, cependant il réduit de 4,000 milles la distance qui sépare l'Angleterre des Indes.

—La bouche d'une baleine, grande ouverte, mesure 12 pieds sur 18 ; et cependant la gorge est si étroite qu'un œuf de poule pourrait l'étrangler.

—Il y a cent ans, il n'y avait pas un mille de ligne télégraphique ou téléphonique en existence ; pas un pied de voie ferrée, pas un engin à vapeur, pas un bateau à vapeur.

—Un boucher de la petite ville d'Americus, Georgie, a trouvé une montre de prix et en très bon état dans l'estomac d'une vache qu'il venait d'abattre.

—Une épidémie de grippe sévit avec violence à New-York. Des centaines de personnes en sont atteintes. Les décès sont nombreux.

—Si la cornée de l'œil est blanche, c'est que les vaisseaux sanguins qui l'alimentent sont si tenus qu'ils n'admettent pas le passage des corps rouges du sang.

—On prétend que la Corée est très riche en mines d'or et que c'est le désir de mettre la main sur ces mines qui a poussé le Japon à s'établir dans ce pays, au prix d'une guerre avec la Chine.

—Un nommé Ralph Bond, âgé de vingt-sept ans, et demeurant à Philadelphie, est devenu irrémédiablement fou par suite de l'abus qu'il faisait des cigarettes. Cet infortuné a dû être interné dans un asile.

—Les gens qui ont besoin de se désopiler tant soit peu la rate, voire même les grincheux les plus endurcis, feront bien de ne pas manquer d'aller aux représentations du Théâtre Royal cette semaine. La comédie dramatique de Dan McCarthy, intitulée *The pride of Mayo*, sera représentée avec tout un nouveau contingent d'artistes qui connaissent à fond leur vocabulaire comique des joyeux fils de la Verte Erin et dont l'éloge n'est plus à faire.

MODES

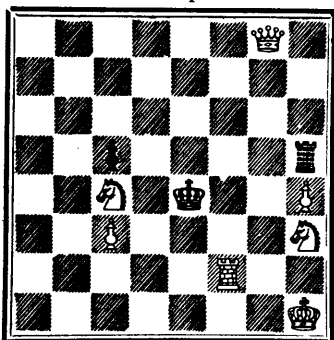
Nous attirons l'attention de nos lectrices sur l'annonce de l'Académie de coupe situé au No. 88, rue Saint-Denis, dont madame E. L. Ethier est la principale. Les cours comprennent les dessins des patrons la coupe, l'assemblage et tout ce qui regarde la confection des robes, manteaux, dolmans etc. nous conseillons à nos lectrices de visiter cette académie pour leur propre satisfaction.

LES ECHECS

PROBLEME No 174

Composé par M. R. Metners

Noirs.—3 pièces



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 173

Blancs Noirs

1 T 8 R 1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.



Thomas A. Johns.

Une Affliction Commune  
Guérie radicalement par l'usage  
DE LA  
Salsepareille  
d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

«J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédaï à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Débarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu.»—THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.  
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉANCES DIFFICILES**,  
**Longues convalescences** et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,  
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires



PANACEE  
DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT  
ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poulmon, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles. J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafiteau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

VIENT DE PARAITRE

LE ROMAN DUNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR ELISA GAY

Cette histoire, dont le titre rappelle celui du "Roman d'un jeune homme pauvre," de la plume de M. Octave Feuillet, présente les situations les plus émouvantes et la morale la plus irréprochable.

La pure et calme figure de Fernande domine toutes les autres ; elle présente la lutte contre le malheur, sans aucune faiblesse, et l'énergie du dévouement qui ne veut rien écouter en dehors du devoir et de la vertu. Que de jeunes filles reconnaîtront là les dangers qu'elles ont courus ! Puissent-elles y puiser les enseignements et le courage nécessaires pour triompher, dans la dignité de la pauvreté, non-seulement de l'orgueil de la naissance, mais de la haine jalouse et de toutes les humiliations immérités. Dans le roman d'une JEUNE FILLE PAUVRE.

Mlle Gay ne se contente pas de récits et de tableaux ; elle interroge les sentiments du cœur et peint avec un vrai talent les caractères de ses personnages, non moins que les les péripéties qui les mettent en scène.

Ce volume est en vente au complet pour 10 centins dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs.

LEPROHON & LEPROHON

25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

Agent pour Québec : J. E. Turgeon, 64, rue Saint-Joseph ;  
Ottawa, Lasalle & Gravel, 63½ rue Rideau.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHARAIST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Ce système nouveau de coupe de jupes à Montréal permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi le nouveau système de coupe pour toute sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système de coupe, que nous sommes seuls à posséder à Montréal et qui, de plus, est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHARAIST, 79, St-Denis.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications ; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations ; abonnement : \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris France.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 14 janvier.

Lundi—*Mam'zelle Nitouche*, opérette en 4 actes, Mme Bouit.

Mardi (soirée de gala)—Bénéfice de M. Géraldier, régisseur-général—*Faust*, opéra en 5 actes de Gounod.

Mercredi—*L'Abbé Constantin*, comédie, aux prix des matinées.

Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi—*La Fille du Régiment*, opéra comique en 2 actes de Donizetti. Mme Bouit. Aussi, *Un crâne sous une tempête*, comédie en un acte.

Samedi, en matinée — *Le Sourd*, opérette d'Adam et *Un crâne sous une tempête*.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets fais sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Guinet.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

RELEASABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Algeo, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 13, 14 and 15, 24½ E. Market St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELIÈRE

Il descendit les marches du perron et parcourut les rangs serrant les mains qui se tendaient vers lui, échangeant des paroles avec ceux qu'il reconnaissait, rappelant aux uns tel ou tel souvenir de la guerre, aux autres des épisodes de chasse sur les hautes crêtes des Pyrénées.

Des tables avaient été dressées dans la cour et, à l'intérieur du château, dans la grande salle de réception. Le vin fut versé et l'on trinqua à la santé du marquis et à son heureux retour à Valpenas.

Allant d'un groupe à un autre, le marquis causait intimement avec les paysans, s'intéressant aux affaires de chacun, parlant des récoltes de l'année, s'informant du nombre des troupeaux. Et c'était avec une vive satisfaction qu'il apprenait que les désastres de la guerre avaient été peu à peu réparés et que la paix avait ramené la prospérité dans la contrée.

Les manifestants se retirèrent. Seul, le curé de Valpenas resta, retenu par le marquis qui lui offrit son bras et l'emmena au jardin. Ils s'assirent sur un banc d'où la vue embrassait un panorama magnifique.

Devant eux les montagnes s'échelonnaient en gradins jusqu'aux pics les plus élevés dont les neiges étincelaient au soleil. Tantôt les rampes étaient couvertes de la sombre végétation des sapins, tantôt elles ne présentaient qu'un chaos de roches nues, entre lesquelles poussaient de maigres touffes de bruyère rose. Par endroits, des torrents roulaient en cascades leurs flots écumants.

— Monsieur le curé, dit le marquis, je vous ai prié de rester afin que nous puissions causer pendant quelques instants des êtres bien chers que j'ai perdus, de la marquise de Mimosa, que vous avez assistée à ses derniers moments, et de ma fille, que vous avez baptisée. J'ignore où est ma fille, monsieur le curé, et je ne suis pas même sûr, hélas ! qu'elle vit encore.

— Vous devez l'espérer, monsieur le marquis,

— Si je n'avais pas cet espoir et celui de la retrouver, à quoi me servirait de vivre ?

— Monsieur le marquis, quand on peut faire beaucoup de bien et être encore utile à son pays, on doit vivre.

Un sourire amer glissa sur les lèvres du marquis

— Je ne vous interroge pas au sujet de ma fille, dit-il ; vous ne pouvez savoir ce que Rosina Balti et le comte de Corello ignorent.

— En effet, monsieur le marquis, je ne puis rien vous apprendre concernant votre chère Thérèse ; mais je puis vous parler de certaines tentatives de votre cousin don Antonio de Villina.

— Je sais un peu ce qu'il a fait pour s'emparer de mes biens. Est-ce qu'il a osé reparaitre à Valpenas après y être entré en maître une première fois ?

— Oui, monsieur le marquis, il est revenu après votre condamnation et alors que vous étiez déjà aux îles Philippines.

— Le misérable a toutes les audaces ?

— Rosina Balti n'était plus au château lorsque don Antonio reparut dans le pays à la tête d'un fort détachement de soldats. Il s'était fait donner la mission d'enlever les fusils des habitants de nos montagnes. Il fouilla toutes les maisons, toutes les chaumières ; mais nos paysans avaient déposé leurs armes en lieu sûr.

Ce qu'il visait surtout, c'était le château de Valpenas, où il espérait, sans doute, trouver beaucoup d'argent. Son espoir fut trompé ; il eut beau chercher partout, il dut sortir du château comme il y était entré, les mains à peu près vides.

Quelques mois plus tard il revint. Cette fois il était seul. Il se présenta au château, disant que les biens de la maison de Mimosa lui appartenaient.

— Je sais, lui répondit Rodriguez, que vous voulez les faire confisquer à votre profit ; mais comme je ne suis pas informé que vous ayez gagné votre mauvaise cause, je vous refuse l'entrée du château.

Don Antonio parla assez longtemps, employant tour à tour la flatterie et la menace, mais Rodriguez n'était pas de ceux qu'on intimide facilement. Il resta inflexible et don Antonio dut se retirer, furieux et jurant qu'il ferait pendre votre serviteur après qu'on lui aurait arraché la langue. . . .

Il vint alors chez moi et me tint un tout autre langage qu'à Rodriguez. Peut-être croyait-il que je savais où Pedro Lammès avait porté la petite Thérèse. Il me parlait avec émotion et des larmes dans la voix de sa grande tendresse pour cette enfant ; il pensait bien qu'elle existait encore, mais où était-elle ? Si on le savait, cela mettrait fin au procès qu'il était obligé de soutenir ; car le marquis

de Mimosa étant mort civilement, il était le tuteur de sa fille et se rait heureux d'être appelé à veiller sur elle et à lui conserver son héritage.

D'un ton assez vif, je lui fis comprendre que mon opinion sur son compte était faite depuis longtemps et que je n'étais dupe ni de son hypocrisie ni de ses mensonges.

Il changea aussitôt d'attitude. Pourpre de colère, il me dit :

— Les revenus de cette terre m'appartiennent, j'entends que, demain, vous annonciez au prône que tous les tenanciers qui relèvent du château ont à verser leurs redevances entre mes mains.

Mais pas plus que Rodriguez je ne me laissai intimider. Je lui répondis froidement :

— Je n'ai pas à obéir à vos ordres ; quand vous serez le maître à Valpenas, les tenanciers du domaine vous paieront ce qu'ils doivent.

Sa fureur était à son comble ; il me fit peur et je crus un instant qu'il allait se jeter sur moi et m'étrangler.

Lui-même, sans doute, eut peur de toucher à un prêtre ; il se calma et se retira.

A cette époque, monsieur le marquis, l'autorité ne nous protégeait guère ; nous étions en quelque sorte mis hors la loi, nous n'avions aucune justice à espérer, et don Antonio pouvait tout se permettre impunément.

Je parlai de mes craintes à plusieurs de mes paroissiens, leur disant que don Antonio de Villina était bien capable de venir, accompagné d'hommes armés, réclamer leurs redevances.

Dès lors, nos paysans se tinrent sur le qui-vive, prêts à s'armer des fusils sortis de leurs cachettes,

Je ne m'étais pas trompé, monsieur le marquis.

Un jour, un patre accourut au village annonçant que don Antonio, qu'il avait reconnu, allait arriver à Valpenas avec une vingtaine d'hommes armés de fusils et de pistolets. Tout de suite je fis sonner le tocsin, les habitants s'armèrent, et quand don Antonio et ses bandits voulurent pénétrer dans le village, ils trouvèrent devant eux plus de cent hommes qui en défendaient l'entrée.

Il n'y eut pas de combat. Comprenant l'inutilité d'une attaque contre une force aussi imposante, don Antonio battit en retraite.

— Et depuis, monsieur le curé ?

— Depuis, monsieur le marquis, votre indigne parent n'a plus reparu dans le pays. Il est vrai qu'il n'avait pas eu gain de cause dans ses revendications et que, grâce à M. le comte de Corello, vos biens avaient été mis sous séquestre.

Ah ! monsieur le marquis a un ennemi terrible dans don Antonio de Villina

— Je ne le sais que trop.

— Il est d'autant plus terrible que maintenant, repoussé de partout, même par ses meilleurs amis d'autrefois, il agit dans l'ombre et rampe comme le reptile.

— Depuis plusieurs années, m'a-t-on dit, il a quitté l'Espagne.

— J'ignorais cela, monsieur le marquis, mais n'en suis pas surpris. Je demande à Dieu la grâce de vous délivrer de votre ennemi.

— Demandez-lui aussi et surtout de me guider dans les recherches que je vais entreprendre bientôt pour retrouver ma fille.

— Je le ferai chaque jour dans mes prières.

— Merci, monsieur le curé.

Le bon vieux prêtre prit congé du marquis après que celui-ci lui eût fait remettre par Rodriguez une somme importante destinée aux pauvres de la paroisse et à des réparations urgentes à faire au presbytère.

Dès les jours suivants, et si indifférent qu'il fût aux questions d'intérêt, le marquis de Mimosa dut s'occuper des affaires nécessitées par la levée du séquestre.

Mais il ne fut pas obligé de quitter Valpenas ; l'administrateur judiciaire, qui avait été nommé gardien du séquestre et chargé de l'administration des biens de la maison de Mimosa, au nom de Thérèse-Inès de Mimosa, disparue, vint lui-même trouver le marquis au château de Valpenas pour lui rendre ses comptes.

Le marquis put juger que l'administration de ses biens avait été mise en excellentes mains. Comme le palais de Madrid, loué à un prince étranger, les châteaux, les bâtiments d'exploitation des fermes avaient été entretenus en parfait état. Cependant, malgré les dépenses faites, la fortune du marquis s'était augmentée de plus de quatre millions pendant la durée de sa détention.

Après un séjour de six semaines à Valpenas, le marquis partit, sans dire à personne où il allait.

Seule, Rosina Balti savait que son maître se rendait directement à Paris.

Huit jours après, elle quittait à son tour le château et partait pour la capitale de la France, où elle allait remplir les fonctions de femme de charge auprès de Mme la générale de Vauclair.

#### V.—CHEZ LE GÉNÉRAL DE VAUCLAIR

Le général Jacques de Vauclair demeurait rue des Pyramides près de la petite place où se dresse une statue équestre de Jeanne-d'Arc, la grande Lorraine.

Après de brillants états de service, atteint par la limite d'âge, le général de Vauclair, grand-officier de la Légion d'honneur, avait été mis à la retraite.

Mais il était encore très vert et disait que si la France avait un jour besoin de lui, il serait prêt à reprendre son épée.

Tous les matins, les promeneurs du Bois de Boulogne et des Champs-Élysées se retournaient pour regarder ce beau vieillard qui, toujours droit sur sa selle, parcourait la belle avenue et les allées du Bois en écuver consommé.

Avec une ponctualité mathématique, il réservait chaque jour quelques heures à des études militaires qui devaient être la base d'un important ouvrage.

Mme de Vauclair avait été autrefois remarquablement belle et avait eu de grands succès dans le monde. Mais depuis la mort de sa fille et cette suite de malheurs qui avaient frappé son gendre, elle ne recevait plus et se renfermait dans un cercle de relations intimes.

Ceux qui l'approchaient rendaient hommage à sa bonté et à l'aménité de ses manières. On vantait sa générosité, et, quoiqu'elle n'en fit point parade, on savait très bien qu'elle consacrait beaucoup de son temps et une grande part de sa fortune à venir en aide aux malheureux.

Un matin, en rentrant de sa promenade habituelle, le général trouva dans son cabinet de travail le marquis de Mimosa qui l'attendait.

Le marquis était à Paris depuis deux mois déjà. Suivant les conseils que lui avait donnés le comte de Corello, il n'avait pas cru devoir accepter l'hospitalité de son beau père et de sa belle-mère mais il les voyait souvent et deux autres fois dans la semaine, il dînait chez le général.

Il demeurait à l'hôtel Maurice, où il avait loué au mois un petit appartement de trois pièces et où il n'était connu que sous le nom de don Ramon Albarès. Mais chez le général où, en dehors de l'intimité, on l'appelait également don Ramon, les domestiques savaient très bien qu'il était le marquis de Mimosa, le gendre du général.

—Est-ce que m'attendez depuis longtemps ? demanda le général en serrant la main du marquis.

—Depuis un quart d'heure à peine.

—Est-ce que Mme de Vauclair n'a pas pu vous recevoir ?

—On m'a dit qu'elle était dans sa chambre avec une ouvrière, une jeune fille ; je n'ai pas voulu qu'on la dérangerait, et elle ignore que je suis ici.

—Eh bien, mon ami, quelles nouvelles ?

—Hélas toujours rien.

—Pas le plus léger renseignement ? fit le général en hochant la tête.

—Vous savez toutes les démarches que j'ai déjà faites ; le préfet de police, l'ambassadeur d'Espagne, le chef de la Sûreté sont toujours disposés à me seconder. Mais aucun indice... Que peut-on trouver quand on cherche dans la nuit.

—C'est vrai, mon cher marquis ; hélas ! oui, les chances de succès sont bien faibles. Qui sait même si la pauvre enfant est encore vivante ?

—Mon père, répondit vivement le marquis, je croirai que ma fille existe tant que je n'aurai pas sous les yeux la preuve de sa mort. Accusez-moi de folle obstination, dites que c'est de la superstition, il y a dans mon cœur une voix qui me dit qu'elle est encore de ce monde.

Souvent, pendant la nuit, j'ai des visions et Thérèse m'apparaît dans l'éclat de ses dix-huit printemps, rayonnante de beauté, comme sa mère.

—Mais, mon ami, nous croyons aussi, Mme de Vauclair et moi, que notre chère enfant n'est pas morte ; seulement... comment la retrouver.

—Ah ! si je le savais s'écria le marquis en appuyant la main sur son front.

Après un silence, il continua :

—Mais aucun échec ne découragera ma persévérance ; tant qu'il me restera un souffle de vie, je poursuivrai mes recherches. J'ai, vous le savez, des émissaires intelligents qui parcourent le midi de la France.

Une fortune est assurée à celui qui retrouvera ma fille. Mon père, j'ai confiance en Dieu, il me dédommagera un jour de tout ce que j'ai souffert.

—Oui, mon brave marquis, le courage que vous avez montré au milieu des plus cruelles épreuves mérite une récompense.

Le général qui, comme sa femme, ne s'était jamais consolé de la perte de sa petite-fille, aurait voulu parler d'elle encore, mais il craignait d'augmenter la douleur du marquis en s'appesantissant sur ce pénible sujet.

—Vous ne savez toujours pas si votre cousin, don Antonio de Villina, est en France, à Paris ? dit-il, changeant la conversation.

—Sa présence à Paris n'a été signalée nulle part ; que m'importe après tout ce misérable ? il ne mérite pas que je pense à lui.

—Sans doute, mais vous ne devez pas oublier que vous avez en cet homme un mortel ennemi.

—Que pourrait-il encore tenter contre moi, quand il a tout intérêt à se faire oublier ?

—Heu, heu ! fit le général.

Le marquis avait cette suprême insouciance de ses ennemis qui, dans l'histoire, a été fatale à tant de personnages avertis, comme lui, d'avoir à se tenir sur leurs gardes.

Ils continuèrent à causer, et le marquis, sollicité par son beau-père, lui raconta sa conversation avec la reine régente d'Espagne.

Pendant ce temps, Emilienne, la jolie dentellière, causait avec la générale de Vauclair, qui l'avait reçue dans sa chambre.

La jeune fille s'était présentée, répondant à la gracieuse invitation que lui avait fait la générale de venir la voir. Elle était vêtue avec sa simplicité habituelle, mais toujours gracieuse et divinement jolie sous son modeste costume.

Mme de Vauclair était venue à sa rencontre avec un sourire encourageant et lui avait mis un baiser sur le front.

—Ah ! vous n'avez pas oublié votre promesse, dit la générale ; je suis charmée de vous voir.

Elle fit asseoir Emilienne.

Celle-ci ouvrit le carton qui renfermait la riche et précieuse dentelle que la générale avait portée elle-même à la jeune ouvrière.

—Voyez, madame, dit Emilienne, faisant voir la dentelle dépliée, j'ai fait de mon mieux pour que vous soyez satisfaite.

—Ah ! ma chère enfant, mais il est merveilleux le travail que vous avez fait là ! Cela tient du prodige... Je défie l'œil le plus expérimenté de découvrir une différence entre l'ouvrage de vos doigts et le travail primitif.

Elle prit la pièce de malines, s'approcha de la fenêtre et l'exposa en pleine lumière pour mieux l'examiner.

—Oui, reprit-elle, c'est merveilleux, un prodige d'habileté ; je n'aurais jamais cru qu'on pût à ce point faire illusion ; voilà une véritable œuvre d'art. Aussi, je vous dois beaucoup d'argent.

L'ouvrière était toujours embarrassée quand il s'agissait d'établir le prix de son travail, basé surtout sur le temps employé. Mme Martinet ne cessait de lui reprocher de ne pas savoir se faire payer convenablement.

Timidement, elle fixa un prix et crut voir sur le visage de la générale une expression d'étonnement.

—Madame, fit-elle doucement, si vous croyez que c'est trop...

—Trop ? Mais, ma chère enfant, ce travail vaut plus du double de ce que vous me demandez... Par exemple ! si vous êtes toujours aussi modeste, vous ne ferez jamais fortune. Allons, ne rougissez pas ainsi, je comprends que, pour une nature délicate comme la vôtre, la question d'argent soit toujours un ennui. Mais c'est bien, ma chère mignonne, ma femme de chambre vous portera demain la somme qui vous est légitimement due.

Elle reprit place dans son fauteuil qu'elle rapprocha de celui de la jeune fille.

—Lorsque je vous ai quittée l'autre jour, reprit-elle j'avais encore beaucoup de choses à vous dire ; vous avez bien quelques instants à me donner, n'est-ce pas, mon enfant ?

—Oui, madame ; oh ! vous êtes vraiment trop bonne.

—Emilienne, vous êtes une véritable magicienne ; on m'avait bien dit que l'on ne pouvait vous voir ni vous entendre sans éprouver un charme irrésistible. A première vue vous m'avez séduite ; votre petite chambre, avec des fleurs sur la cheminée, m'a fait l'effet d'un sanctuaire ; tous les détails de l'ameublement m'ont relevé la distinction d'idées et de sentiments que je devinais chez celle qui l'habitait.

Puis, en entendant votre voix, en examinant votre charmant visage, je fus tout de suite attirée vers vous et je me sentis intéressée à votre existence. C'est que, voyez-vous, ma pensée se reportait sur une autre qui a occupé, qui occupe toujours une grande place dans mon cœur.

Les yeux de Mme de Vauclair s'arrêtèrent avec une expression de profond attendrissement sur Emilienne, puis, inconsciemment, se tournèrent vers un tableau suspendu au-dessus de la cheminée.

C'était le portrait d'une belle jeune fille blonde, de quinze ans environ, un chef-d'œuvre d'un des meilleurs élèves de Ingres.

Rien de plus gracieux, de plus suave que cette figure souriante, à l'œil vif et doux, aux contours charmants, qui faisait songer aux rêves ravissants de l'adolescence à laquelle l'avenir promet tous les bonheurs.

Mais si la bouche de la jeune fille représentée sur la toile était toujours souriante, le crêpe attaché au cadre indiquait que la bouche de l'original du portrait ne souriait plus depuis longtemps.

Mme de Vauclair ne parlait pas, et ses regards ne pouvaient se détacher de la peinture.

Emilienne, dont les yeux avaient suivi la même direction, était également silencieuse et émue.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels on n'entendit que le bruit monotone du balancier de la pendule.

La générale reprit la parole :

—C'est le portrait de ma fille, dit-elle d'une voix mélancolique ; vous ne lui ressemblez pas, Emilienne, mais vous êtes aussi charmante, aussi belle qu'elle l'était ; si différente que soit votre beauté de la sienne, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre vous et elle.

Comme vous, mon enfant, ma fille était bonne et aimante ; sa voix avait le même charme que la vôtre ; comme vous, jamais une pensée mauvaise n'a terni la limpidité de son âme.

L'émotion oppressait Mme de Vauclair ; elle s'arrêta pour respirer, puis continua :

—La dernière fois que je l'ai vue, elle était assise à la place que vous occupez en ce moment. Elle avait alors dix-neuf ans. Elle nous avait quittés un an auparavant pour suivre son mari, un mari qui l'adorait et était bien digne de posséder le trésor que nous lui avions confié. Elle me parlait de ses joies, de ses espérances, du bonheur qu'elle trouvait auprès de son époux. Elle n'allait pas tarder à devenir mère, et ses yeux rayonnaient de joie à la pensée de son enfant ; elle se voyait déjà épiant son réveil et s'enivrant de ses premiers sourires. Moi, c'était de ces paroles que je m'enivrais ; j'étais à l'âge où les grand-mères peuvent former de longs rêves, et je songeais à ce nouvel élément offert à ma tendresse.

Le lendemain, ma fille partit, et depuis je ne l'ai jamais revue ; jamais non plus je n'ai pu serrer sur mon cœur l'enfant sur lequel reposaient tant d'espérances.

Mme de Vauclair laissa tomber sa tête dans ses mains et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues pâles.

Emilienne, elle aussi, ne put retenir ses larmes.

Cédant à un mouvement irrésistible, elle saisit une main de la générale, qu'elle couvrit de baisers.

—Oh ! madame, dit-elle, pardonnez-moi d'avoir involontairement ravivé une douleur à laquelle je ne puis apporter aucun soulagement.

—Ne vous reprochez rien, mon enfant, ces impressions de regret sont chères à mon cœur ; quand même je pourrais les éloigner de moi, je ne le voudrais pas. Si vous saviez quel charme pénétrant il y a à réveiller certains souvenirs ! Et puis, laissez-moi vous le dire, il me semble que je retrouve en vous quelque chose de celle que j'ai perdue.

—Oh ! madame !

La générale essuya ses yeux et reprit une physionomie résignée presque souriante.

—Ma chère enfant, dit-elle, vous comprenez maintenant pourquoi vous m'avez tout de suite inspiré une si vive sympathie.

Mais j'ai eu tort de vous imposer ma tristesse et d'assombrir ainsi votre charmant visage. Que voulez-vous, il me semble que je vous connais depuis longtemps et que vous parler de mes peines est chose toute naturelle.

Emilienne, considérez-moi comme une mère, une amie qui voudrait traduire son dévouement autrement que par des paroles.

—L'intérêt que vous voulez bien me témoigner, madame, me suffit. J'en suis plus touchée et plus reconnaissante que je ne puis le dire. Votre nom sera associé dans mon cœur à celui de ma bien-aimée protectrice, Mme Villarceau, dont la voix a pour moi le même accent affectueux que la vôtre.

—Je connais de réputation la grande bonté de Mme Villarceau, et l'affection que vous lui avez inspirée ne me surprend pas. Mais vous êtes jeune, mon enfant, et il est dans l'ordre naturel des choses qu'elle et moi vous précéderions dans la tombe.

—Je ne veux pas, madame, m'arrêter à cette pensée douloureuse que je puisse être séparée des personnes que j'aime.

—Mon Dieu, ma chère enfant, il faut pourtant bien songer aux éventualités de l'avenir. . . . Votre excellente mère, qui était jeune encore, vous a quittée ; Mme Martinet, à qui elle a confié le soin de veiller sur vous, peut à son tour vous manquer. Le poids de la solitude est lourd à porter, surtout pour une jeune fille. Y avez-vous songé, Emilienne ?

—Jusqu'à ce jour, madame, Dieu m'a protégée, il ne m'abandonnera pas.

—Ma chère petite, répliqua Mme de Vauclair avec un doux sourire vous avez l'heureuse insouciance de la jeunesse ; c'est donc à

ceux qui, comme moi, ont l'expérience des choses de la vie, d'envisager votre situation dans l'avenir avec moins de quiétude que vous. Emilienne étouffa un soupir et garda le silence.

La générale poursuivit :

—Vous êtes à un âge où une jeune fille a besoin d'un bras sur lequel elle puisse s'appuyer avec confiance. Emilienne il faudra vous marier.

La jeune fille eut un sourire doux et triste.

—Je ne me suis jamais occupée de préparer un mariage, continua Mme de Vauclair ; mais si je connaissais un jeune homme digne de vous, je n'hésiterais pas à lui dire : " Emilienne Lormont est une perle ! " Et, s'il vous aimait et vous plaisait, je donnerais tout mon concours à ce mariage. Alors, Emilienne, comme moi, Mme Villarceau serait rassurée sur votre avenir.

La jeune fille, très rouge, tenait sa tête baissée.

—Voyons, ma chère enfant, voulez-vous que je pense à vous marier ?

—Non, madame, répondit Emilienne, avec vivacité, je ne pourrais pas répondre à vos bonnes intentions pour moi.

La générale enveloppa la jeune fille de son regard et eut un sourire plein de bienveillance.

—Mon affection pour vous me rend indiscret, dit-elle ; excusez-moi, mon enfant.

—Vous ne pouvez être indiscret avec moi, madame, et j'apprécie avec un sentiment de profonde reconnaissance le mobile qui a dicté vos paroles ; mais . . .

—J'ai compris, mon enfant, vous aimez !

—Oui, madame.

—Ce jeune homme est digne de vous ?

—C'est moi, madame, qui ne suis pas digne de lui.

—Que dites-vous ? s'exclama Mme de Vauclair.

—Il appartient à une famille estimée, honorée et riche. Nous nous aimons, madame, et je n'ai pas l'espoir qu'il puisse m'épouser.

La jeune fille laissa échapper un soupir, et des larmes jaillirent de ses yeux.

—Voyons, voyons, dit la générale ne puis-je pas faire quelque chose pour vous en cette circonstance ?

—Rien, madame, rien, répondit Emilienne en secouant la tête. Elle se leva.

—Madame, dit-elle, permettez-moi de me retirer.

—Oui, mon enfant, mais pas avant que je vous aie présentée au général, qui vient de rentrer après avoir fait au Bois sa promenade matinale.

Mme de Vauclair sonna.

—Où est le général ? demanda-t-elle à sa femme de chambre, qui vint à son appel.

—M. le général est dans son cabinet avec . . . une personne.

—Quelle est cette personne ?

—La femme de chambre eut un moment d'hésitation, puis répondit :

C'est M. le marquis.

—Eh bien, venez, mon enfant, je vais vous présenter à mon mari et à notre gendre.

La vieille dame et Emilienne sortirent de la chambre, traversèrent un petit salon et Mme de Vauclair frappa d'une certaine façon à la porte du cabinet de son mari.

—Entre donc, répondit la voix du général.

Mme de Vauclair entra, tenant la jeune fille par la main,

Les deux hommes s'étaient dressés debout et restaient en admiration devant la jeune fille.

—Messieurs, dit la générale, je vous présente mademoiselle Emilienne Lormont, une fée, car elle vient de me rapporter une pièce de dentelle, dont le travail n'a pu être exécuté que par les doigts d'une fée.

—Mademoiselle, dit le général, en s'avançant vers la jeune fille, Mme de Vauclair m'a parlé avec enthousiasme de sa jolie dentellière ; j'avais aussi le désir de vous voir, de vous connaître ; je sais quelle affection vous avez inspirée à Mme de Vauclair, et je m'associe de grand cœur à l'intérêt très vif qu'elle vous porte.

La jeune fille était rouge comme un coquelicot.

—Monsieur le général, balbutia-t-elle, tant de bonté pour moi . . . je suis toute confuse . . .

—Vous ne devez pas l'être, mademoiselle, quand un vieux soldat exprime son admiration pour votre personne.

Et, se tournant vers son gendre qui, les yeux fixés sur le ravissant visage de la jeune ouvrière, était comme plongé dans une admiration extatique.

—En bien ! marquis, dit-il, on vante à plaisir la beauté des femmes de votre pays, vous voyez que nous avons en France des jeunes filles qui peuvent affronter la comparaison.

—Que puis-je vous répondre, général ? Je suis émerveillé ; je n'ai jamais rencontré chez nous tant de grâce, tant de distinction et une beauté aussi parfaite que celle de mademoiselle ; j'avoue la défaite

de mes belles compatriotes ; du reste, je pensais déjà ainsi autrefois, lorsque j'épousai Mlle Hélène de Vauclair.

—Décidément, mon ami répliqua le général, vous êtes sous le charme, et vous ne vous apercevez pas qu'en dévorant ainsi des yeux cette enfant, vous l'intimidez.

—J'en demande pardon à Mlle Emilienne Lormont ; mais elle ne peut m'en vouloir de mon admiration et de la vive sympathie que, moi aussi, j'éprouve pour sa personne.

Mademoiselle, ajouta-t-il, vos parents sont bien heureux !

—Je les ai perdus, monsieur, répondit Emilienne.

—Orpheline ! fit tristement le marquis... Ainsi voilà la vie ! Chacun ici-bas a ses peines ; vous n'avez plus de parents et moi je n'ai plus de fille !

Emilienne salua les deux hommes et se dirigea vers la porte.

Le marquis, très ému, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors il poussa un soupir et dit au général :

—Thérèse aurait l'âge de cette jeune fille ; je ne saurais vous dire à quel point cette charmante enfant m'a remué l'âme jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Pendant ce temps, Mme de Vauclair et Emilienne traversaient l'antichambre. Soudain la porte par laquelle elles allaient en sortir s'ouvrit, livrant passage à Rosina Balti.

L'ancienne nourrice éprouva une commotion violente, puis resta immobile, les yeux fixés sur la jeune fille avec une expression d'effarement et de stupéfaction. La générale et Emilienne passèrent devant elle sans qu'elle fit un mouvement.

Mme de Vauclair accompagna l'ouvrière jusqu'à la porte de l'appartement.

—A bientôt, mon enfant, lui dit-elle en l'embrassant de nouveau.

Quand elle rentra dans l'antichambre, Rosina, toujours à la même place, était comme clouée au parquet.

—Madame, demanda-t-elle d'une voix tremblante, quelle est donc cette jeune fille ?

—C'est Mlle Emilienne Lormont, l'ouvrière en dentelles.

—Ah ! fit Rosina Balti.

Et elle poussa un profond soupir.

#### VI.—DEUX JEUNES FILLES

Si nous avons réussi à faire connaître à nos lecteurs le caractère étrange de la marchande à la toilette, ils ne seront pas surpris des contradictions que l'on rencontre chez cette femme, qui faisait marcher de front les intrigues les plus équivoques, difficiles à justifier, avec le dévouement maternel poussé jusqu'au complet oubli d'elle-même.

Cette tendresse qu'elle avait pour Paul, elle l'avait également donnée à Georgette.

Sans doute, elle s'était attachée à la jeune fille parce que sur elle reposait le bonheur de son fils ; mais aussi par cette considération moins honorable que Georgette était la fille du marquis de Mimosa—elle avait tout lieu de le croire—et l'unique héritière d'une fortune considérable.

Elle veillait sur la jeune fille avec la même sollicitude que mettent certaines femmes prudentes à préserver leurs filles des écueils contre lesquels elles se sont heurtées.

Aussi évitait-elle de faire entrer la fiancée de son fils dans le magasin que fréquentaient des clients et des clientes très mêlés.

Comme, dans son idée, Georgette était appelée à un rôle brillant dans le monde, elle tenait à compléter son instruction afin qu'elle ne se trouvât pas un jour au-dessous de sa situation.

Très instruite elle-même et ayant complété l'enseignement de sa jeunesse par les leçons pratiques qu'elle avait reçues dans ses voyages en pays étrangers, elle s'était faite l'institutrice de la jeune fille et vue encouragée dans sa tâche par les progrès rapides de son élève.

Douée d'une intelligence très vive, Georgette saisissait facilement et retenait tout ce qu'on lui apprenait.

Léonie ne se bornait pas à l'étude de l'histoire, de la géographie, de la littérature et des sciences dans leur partie élémentaire, elle ne négligeait pas les arts d'agrément. Un pianiste distingué venait trois fois par semaine donner des leçons à la jeune fille.

Les journées se passaient rapidement et agréablement, car Mme Prudence avait le talent de donner une forme attrayante aux études les plus arides.

De temps à autre elles se promenaient ensemble, visitaient les monuments, les musées, et Georgette rapportait toujours des aperçus nouveaux. Le cercle de ses idées s'élargissait, et déjà elle aurait pu se mêler à toutes les conversations sans qu'on soupçonnât les lacunes résultant de son éducation première.

Mais il y avait un point sur lequel l'influence de la marchande à la toilette pouvait n'être pas sans danger.

Léonie avait toujours apprécié très haut les satisfactions de la

vanité et de l'orgueil, et en les procurant à Georgette elle croyait pouvoir lui mieux prouver son affection.

Elle aurait voulu qu'elle fût toujours mise à la dernière mode ; jamais, pour sa fille, les étoffes ne seraient assez belles, assez riches, la coupe des vêtements assez élégante. Elle voulait être libre de se montrer accompagnée d'une jeune fille dont l'éblouissante beauté serait encore relevée par l'éclat de la parure.

Certes, s'il n'eût tenu qu'à elle, Georgette serait devenue terriblement coquette. Elle était jeune et fille d'Eve ; elle se serait volontiers admirée dans une magnifique toilette.

Les habitudes de coquetterie, presque toujours pernicieuses, étaient d'autant plus à craindre pour Georgette que Léonie avait su s'emparer de sa confiance et qu'elle obéissait à la direction de la mère de Paul avec une grande docilité.

Heureusement, le jeune artiste était là. Il admettait que Georgette fût bien mise, mais seulement avec une élégante simplicité. Non seulement le luxe dans la toilette contrariait ses idées et serait mal vu par le sculpteur sur bois, mais il ne convenait pas à Georgette, belle surtout de sa modestie et de sa simplicité.

Il avait tout de suite mis un terme aux exagérations de sa mère et aux vellétés de coquetterie de sa fiancée.

Un matin qu'il devait sortir avec elles, et attendait dans le petit salon qu'elles eussent achevé de s'habiller, sa mère l'appela et lui montra Georgette parée avec une recherche inaccoutumée. Le costume, acheté la veille, sortait d'une maison renommée de la rue de la Paix ; la jeune fille avait au poignet un riche bracelet, à son doigt une bague magnifique et en haut de son corsage, comme broche, une superbe émeraude entourée de perles fines.

—Paul, dit la mère, admire ta fiancée, regarde comme elle est belle !

Le jeune homme resta froid, arrêtant sur Georgette son regard attristé.

—Tu parais mécontent, lui dit Léonie.

—C'est vrai, ma mère, répondit-il ; Georgette n'a pas besoin d'être ainsi parée pour me plaire ; je la trouve beaucoup plus charmante avec la simplicité de toilette qui convient à son âge que sous ce costume et avec ces bijoux qui semblent destinés à attirer les regards des passants.

—Décidément, mon ami, je ne te comprends pas, tu es d'un puritanisme...

—Mon Dieu, chère mère, vos intentions sont bonnes assurément, mais plus que jamais, en ce moment, elles sont en opposition avec mes idées ; et tenez, je n'oserais pas conduire Georgette habillée ainsi chez mon père.

La jeune fille paraissait quelque peu attristée de l'effet produit par sa toilette sur son fiancé.

—Eh bien ! ma fille, l'interrogea Mme Prudence, vous ne dites rien ?

—Je ne dis rien, mère, mais je pense que Paul a raison.

—C'est bien, ma bien-aimée Georgette, c'est très bien !

S'adressant à sa mère :

—Elle est jolie et lui va très bien, la robe que lui a faite votre couturière ; c'est cette robe qu'elle doit mettre pour sortir. Et puis, ma mère, pas de bijoux comme ceux-là ; je préfère de beaucoup les premiers que vous lui avez donnés, ils peuvent être portés par une jeune fille.

Déjà Georgette s'était mise en devoir de changer de vêtement et de parure.

La marchande à la toilette avait compris, elle aussi, et, dès lors, elle se garda bien de s'attirer des reproches de son fils.

Ainsi avait été détruite l'influence que la vanité de Léonie aurait pu exercer sur les goûts de Georgette.

La jeune fille s'était prise d'une vive affection pour le père de Paul, et elle était encore préservée par le grand bon sens du sculpteur et les conseils qu'il lui donnait.

Un jour, Paul lui ménagea une agréable surprise : en arrivant rue Saint-Maur, à l'heure du déjeuner, elle trouva chez le sculpteur sur bois M. Delmas avec ses deux enfants.

Quelle scène attendrissante !

Dans les lettres de Georgette à M. et à Mme Delmas, comme l'expression de ses sentiments d'affection et de reconnaissance était froide en comparaison des effusions de sa tendresse !

Elle prenait tour à tour les enfants et les comblait de caresses. Les yeux pleins de larmes, elle rappelait à Paul que c'était entre Germaine et Henri qu'elle lui était apparue la première fois.

Et ils lui revenaient en foule, les souvenirs des bonnes heures passées sous le toit hospitalier de M. Delmas.

Mais quelle joie aussi pour le frère et la sœur ! Comme ils étaient heureux de revoir leur bonne amie Georgette !



**ANNONCE DE**  
**John Murphy & Cie**

**INAUGURATION**

— DE NOTRE —

**GRANDE VENTE**

**ANNUELLE**

**DU MOIS DE JANVIER**

— A NOTRE —

**Nouvel Etablissement !**

A cette occasion, nous invitons cordialement le public de venir faire une inspection de notre immense assortiment de marchandises que nous offrons à une

**GRANDE REDUCTION**

*Voyez notre Assortiment*

D'habillements pour garçons, le plus considérable et le mieux assorti. Réductions de

**20 A 33<sup>1</sup>/<sub>3</sub> P. C.**

Sous-vêtements en coton pour dames et pour enfants. Tous réduits de

**20 A 33<sup>1</sup>/<sub>3</sub> P. C.**

**John Murphy & Cie**

**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

**TÉLÉPHONE 3833**

*Laprie & Laverne*  
**PHOTOGRAPHES**  
360 RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TELEPHONE 7283

**The ARMSTRONG**  
*Photo Engraving Co.*  
71 A ST-JACQUES ST.  
**MONTRÉAL**

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR**  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

**LA FAMILLE**  
PARIS - 5, Rue de la Paix  
L'IMPRIMERIE DE LA PAIX

**CHRONIQUES, ROMANS**  
**ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.**  
COLLABORATEURS CÉLÈBRES  
**ŒUVRES INÉDITES**  
**MODES M<sup>me</sup> Aline VERNON**  
**ABONNEMENT D'ESSAI**  
Cinquante centimes pour Deux mois

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Pour les fêtes nous venons de recevoir un grand assortiment de nouveautés en fait de

**CRAVATES ET BRETelles**

En Soie et en Satin, jolis Patrons

Notre assortiment de Chemises et Cravates de soirées est des plus complet.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

Chirurgien - Dentiste

**200 RUE ST - DENIS**

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme l'éther le protoxyde d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans alais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal*

Tous les hommes d'affaires reçoivent

**LA PRESSE**

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annouces dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annouces dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE

Désirez-vous retrouver un article perdu

Annouces dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annouces dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

*Moyenne par jour pour la semaine finissant le 5 Janvier 1895*

**38,607**

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**

**71 et 71a, Rue St-Jacques**

**MONTRÉAL**

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance morphinisme, etc., par la méthode du Gold Cure.

*En vente dans toutes les bonnes pharmacies.*

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
la **ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**

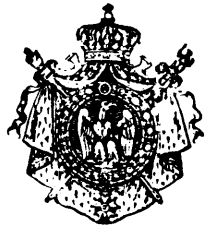
**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts.

**MUNN & CO., NEW YORK 361 Broadway**



**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

AVEC L'USAGE DU

**“ LUBY ”**

LE LUBY n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévies en cellulose. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

**AUX DAMES**

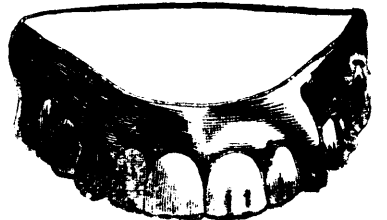
ACADÉMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essai, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. I. ETHIER, Principale.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombier et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL